

Le sansonnet de madame Duysens

Joséphine Blanche Colomb

BIBLIOTHÈQUE

DES ÉCOLES ET DES FAMILLES

19

LE SANSONNET

DE MADAME DUYSENS

PAR

Mme COLOMB

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, boulevard Saint-Germain, 79

Nellie Scz... Aug. 18..

LE SANSONNET

DE

MADAME DUYSENS

PARIS. — IMPRIMERIE ÉMILE MARTINET, RUE MIGNON, 2.

BIBLIOTHÈQUE
DES ÉCOLES ET DES FAMILLES

LE SANSONNET DE MADAME DUYSENS

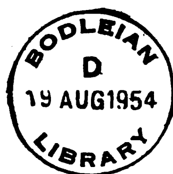
PAR

Mme J. COLOMB

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, Boulevard Saint-Germain, 79

1882



LE SANSONNET

DE

MADAME DUYSENS

« C'est abominable!

— C'est une infamie!

— C'est une horreur!

— Voilà un garçon à chasser du village!

— Personne ne lui parlera plus!

— Sa mère doit avoir honte de lui!

— Oui, elle se cache, la pauvre femme! Je l'ai rencontrée hier au marché; j'y allais, elle en revenait; elle avait fait ses provisions de bonne heure, pour ne trouver personne de connaissance. Elle a détourné la tête, et elle a fait semblant de ne pas me voir : c'était sûre-

ment pour ne pas me saluer. Il y a déjà bien des gens qui ne lui rendent pas son salut.

— Le fait est que c'est un grand malheur d'avoir un pareil enfant.

— Fils de veuve, encore ! un garçon qui devrait être le soutien de sa mère ! »

Tous ces propos se croisaient, se mêlaient, se confondaient en une clameur irritée, un soir, devant la maison de maître Woormans, le pilote. Maître Woormans seul ne disait rien; il lâchait de grosses bouffées de fumée blanche qu'il tirait de sa grande pipe, et il souriait. Une des commères qui s'acharnaient si vigoureusement après un coupable remarqua ce sourire, et sa colère se tourna contre maître Woormans.

« Ah! vous riez, vous, patron! Vous allez peut-être encore dire : « Bah, bah! ça n'est rien! » Vous trouvez toujours que ça n'est rien ! Si on ne vous connaissait pas depuis trente ans et plus, et si on ne savait pas que vous êtes un parfait honnête homme, on pourrait croire que

vous avez de bonnes raisons pour être si indulgent.

— Quelles raisons ? demanda maître Woormans sans cesser de sourire.

— Quelles raisons ? c'est pour rire que je dis cela ; on sait bien que vous ne pouvez pas en avoir. Mais vous excusez tous les gredins, ni plus ni moins que si vous étiez un gredin vous-même.

— Pourquoi pas ? » dit maître Woormans, sans sortir de son calme.

Ce « pourquoi pas ? » fit tomber subitement l'exaltation des commères ; elles s'apaisèrent comme une soupe au lait qu'on retire de dessus le fourneau. Maître Woormans un gredin, Il y avait de quoi rire ; et elles se mirent à rire en effet. Quand maître Woormans les vit calmées :

« Oui, pourquoi pas ? reprit-il. Et d'ailleurs dame Heeren, vous vous trompez si vous croyez que les gredins sont indulgents : ce n'est jamais celui qui est sans péché qui jette la première

pierre au coupable. Mais, si vous voulez qu'il faille avoir quelque chose à se reprocher pour pardonner à son prochain, je le veux bien : est-ce que tous, tant que nous sommes, nous n'avons pas quelque chose à nous reprocher? Ne jugeons pas, si nous ne voulons pas être jugés.

— Vous prêchez comme un pasteur, maître Woormans, reprit une autre femme; mais, voyez-vous, il y a faute et faute. Qu'un enfant fasse un mauvais coup dans un moment de colère, qu'il vole par gourmandise, ce n'est pas beau, mais on peut espérer qu'il se corrigera ; mais celui-là ! vous ne connaissez donc pas l'affaire? Il s'est montré cruel, et fourbe, et lâche : il y a de tout dans ce qu'il a fait. Il finira en prison, bien sûr.

— Oui, si on l'y pousse par trop de sévérité. Au contraire, si on accueille son repentir...

— Son repentir! est-ce qu'il est capable de se repentir, seulement? Hier au soir, n'est-il pas allé trouver les autres garçons du village pour jouer avec eux? Ils l'ont joliment reçu!

— Hier au soir peut-être; mais aujourd'hui, voici ce que j'ai vu. J'ai passé près de la maison de la veuve Gourbus : la veuve était assise à sa table, et Pieter en face d'elle; ils avaient devant eux des assiettes pleines, et ils ne mangeaient pas, parce qu'ils pleuraient...

— C'est triste pour la mère, mais c'est bien fait pour Pieter.

— Oui, et il est bon de le laisser pleurer quelque temps; mais il ne faut pas être sans pitié. Je crois, moi, que le souvenir d'une faute qu'on a commise peut vous aider puissamment à devenir un homme de bien. On pense sans cesse à la racheter, tant devant ses semblables que devant Dieu; et on s'efforce d'être meilleur que les autres pour pouvoir se pardonner à soi-même. Et un jour vient, croyez-moi, où on se sent pardonné, où la faute passée ne vous pèse plus, et où personne ne songe plus à vous la reprocher... N'est-ce pas, Marianne? »

Cette interpellation s'adressait à une petite femme rondelette, encore fraîche en dépit de

ses quarante-cinq ans, à la propre femme de maître Woormans, qui venait d'apparaître sur le seuil de sa maison.

« Oh! bien sûr! » répondit-elle avec empressement.

Et elle vint serrer la main de son mari.

« Voyons, reprit le pilote en regardant les femmes qui se tenaient devant lui, pendant que j'y suis, j'ai bien envie de me confesser un peu... Vous avez dit tout à l'heure que vous me teniez pour un honnête homme?

— Certainement! dirent-elles toutes.

— Loyal, franc, courageux, incapable de faire tort à son prochain?

— Oui, oui, oui! répondit le chœur.

— Eh bien, il y a eu un jour dans ma vie où j'ai été voleur.

— Oh!

— Menteur...

— Pas possible!

— Cruel...

— Oh! maître Woormans.

— Et lâche par-dessus le marché. »

Le chœur se tut, ne trouvant plus rien à dire. Seule dame Heeren reprit timidement :

« Oh ! maître Woormans, si un autre que vous le disait, personne ne voudrait le croire.

— Voulez-vous que je vous raconte cette histoire-là ? demanda maître Woormans.

— Racontez, si vous êtes bien sûr que c'est vrai, dit dame Heeren qui doutait encore.

— Je ferai certifier mon récit par un témoin, » reprit le pilote.

Il tira quelques bouffées de sa pipe, pendant que dame Woormans apportait des bancs et des escabeaux ; et, quand il vit toutes les voisines assises, les yeux braqués sur lui, il commença :

« Au temps dont je vous parle, j'avais à peine douze ans. Comme j'étais fils unique, j'étais fort gâté et habitué à me passer toutes mes fantaisies. Mon père était pourtant un homme juste et d'une grande sévérité pour tout ce qui touchait à l'honneur ; mais je le connaissais assez pour ne jamais lui demander

une chose qu'il m'aurait refusée; j'aimais bien mieux me la faire donner par ma mère, qui ne me refusait jamais rien ; et quand j'avais commis quelque sottise, elle m'aidait à la cacher. Il résultait de là que mon père me croyait beaucoup plus vertueux que je n'étais, et que je prenais tout doucement l'habitude de l'hypocrisie. Je prenais aussi l'habitude de n'être jamais contrecarré en rien, et de voir tout céder devant ma volonté. Ce sont de détestables habitudes, et je vous engage fort à ne pas les laisser prendre à vos enfants. »

Le chœur approuva du geste, silencieusement : il s'y faisait en ce moment de nombreux examens de conscience.

Maître Woormans reprit :

« J'allais à l'école, où je n'étais pas, comme vous pouvez le deviner, un des meilleurs élèves; je m'attachais seulement à ne pas m'attirer de grandes punitions dont mon père n'aurait pas manqué d'avoir connaissance ; et quant aux petites, je les esquivais, avec l'aide de ma



MAITRE WOORMANS REPRIT.

mère. Aussi, je n'apprenais pas grand'chose.

L'école était située à un bout du village, et à l'autre bout, mon père possédait une toute petite maison qui n'avait qu'une chambre haute et une chambre basse, avec un petit jardin. Il la louait pas bien cher, parce qu'elle était vieille et ne valait pas les réparations qu'il aurait fallu y faire pour la remettre en bon état; et elle était restée vide tout un hiver, lorsqu'un jour nous vîmes arriver à la maison une jeune femme avec une petite fille plus jeune que moi. Toutes les deux étaient en .deuil et avaient l'air triste. La femme se fit d'abord reconnaître de mes parents; elle était du village, qu'elle avait quitté pour se marier, il y avait bien des années. Elle venait de perdre son mari et elle revenait dans son pays, espérant y trouver de l'ouvrage pour coudre, raccommoder, faire des filets pour la pêche; et elle désirait louer notre petite maison.

Mon père la reçut bien, lui demanda un loyer très modéré, et fit labourer le jardin pour qu'elle pût y planter des légumes; il fit aussi boucher

tant bien que mal les trous des murailles et du toit, et la veuve se contenta de cela et apporta son pauvre mobilier dans la petite maison.

C'était une brave femme, digne de l'intérêt des honnêtes gens : mon père et ma mère s'occupèrent de lui procurer de l'ouvrage, et elle eut bientôt son pain assuré. Elle venait souvent chez nous ; ma mère était une très habile ménagère, en ce qu'elle nous faisait de la cuisine comme on n'en mange que dans les meilleures maisons, et qu'elle entretenait ses meubles clairs comme des miroirs et ses cuivres brillants comme de l'or ; mais elle ne savait pas très bien manier l'aiguille, et surtout les ciseaux, et c'était une affaire pour elle que de remettre une pièce à un fond de culotte ou des manches à une veste. Elle fut donc très contente de trouver sous sa main une bonne ouvrière qui lui faisait les raccommodages et même le neuf, et qui ne prenait pas aussi cher que les couturières de la ville. Et, voyant que la petite était aussi douce, aussi polie, aussi travailleuse, selon son âge, que

l'était sa mère, elle les attira beaucoup toutes les deux. Mon père n'y mit pas d'obstacles; il faisait grand cas de la veuve; et pour moi, comme je m'ennuyais quelquefois à la maison, je fus très content d'avoir la petite Mitche pour compagne. — Sa mère l'appelait Mitche : c'était un petit nom d'amitié.

Tous les matins donc, Mitche frappait à notre fenêtre en passant devant la maison; je sortais aussitôt, et nous nous rendions ensemble à l'école. Nous nous séparions à la porte : j'entrais à l'école des garçons, tenue par M. Duysens, et Mitche à l'école des filles, dirigée par madame Duysens, et nous nous retrouvions à la sortie.

J'étais très fier, les premiers jours, d'avoir quelqu'un à conduire et à protéger; pourtant je m'avisai bientôt qu'une fille, et une fille de neuf ans, n'était pas une société pour un grand garçon comme moi, et je fis semblant d'être très attentif à une bataille à coups de poing que se livraient Jans Tromp et Rip Janssens, pour la laisser passer et ne pas m'en retourner avec elle

à la maison, où sa mère était en journée. Elle ne m'attendit pas, et, comprenant sans doute qu'elle me gênait, elle ne me chercha plus à la sortie de la classe et resta parmi les filles. Elle ne perdait pas au change, d'ailleurs; elle s'était vite fait des amies par sa douceur et son gentil caractère, et c'était à qui reviendrait avec elle.

Mais nous nous retrouvions souvent à la maison, et là je faisais de Mitche mon soldat, mon mousse, mon cheval, selon que nous jouions à l'exercice, au bateau ou au postillon; elle avait partout les seconds rôles, et elle s'en contentait avec une complaisance et une bonne humeur inépuisables.

« Comme tu voudras ! » disait-elle toujours; et ce qui me rendait mon rôle de maître, de tyran, si vous voulez, tout à fait agréable, c'est que j'avais affaire à une esclave intelligente, qui ne tarissait pas en jolies inventions pour égayer nos jeux. Mais la tyrannie ne vaut rien pour personne; au lieu de lui savoir gré de sa gentillesse, je devenais de plus en plus exigeant, — quand

mon père n'était pas là ; — je ne craignais pas le blâme de ma mère; et quant à la mère de Mitche, j'avais le sentiment, que je n'osais peut-être pas m'avouer, qu'elle ne dirait rien, parce qu'elle avait besoin pour vivre du travail que lui donnaient mes parents. Si ce n'est pas là de la lâcheté, je ne m'y connais pas. »

Maître Woormans regarda le chœur, comme pour quêter son approbation. Le chœur approuva, mais il le fit sans enthousiasme : combien n'avait-il pas de petites lâchetés à se reprocher!

« Je vous ai dit, continua maître Woormans, qu'on m'avait laissé prendre la mauvaise habitude de voir tout céder à mes désirs. Naturellement, je ne pouvais pas souffrir la contrariété, et je désirais dix fois plus ardemment qu'un autre. C'est ce qui vous expliquera comment tous mes mauvais sentiments se firent jour à la fois, à propos du sansonnet de madame Duysens.

Ce sansonnet était un oiseau savant. Il ne

chantait pas beaucoup, mais il parlait presque comme une personne naturelle; il faisait le plus grand honneur à Jans Tromp, qui l'avait éduqué. Jans Tromp était un peu batailleur, mais c'était un bon garçon, qui avait le cœur reconnaissant, et il se serait fait tuer pour madame Duysens, parce qu'elle était venue soigner sa petite sœur malade et l'avait sauvée en exécutant de point en point les ordonnances du médecin : le père et la mère Tromp n'en auraient pas été capables, tant le chagrin leur avait fait perdre la tête. Madame Duysens n'avait pas besoin que Jans Tromp se fît tuer pour elle ; mais elle aimait beaucoup les oiseaux savants, et chacun savait combien elle avait regretté une perruche verte qui disait : « Bonjour, maîtresse » et : « Baisez Cocotte ! » Jans Tromp aurait bien voulu lui donner un perroquet ; mais il aurait fallu pour cela aller dans quelque grand port, où les matelots apportent des oiseaux étrangers ; faute de mieux, il captura un jeune sansonnet, et passa six mois à faire son éducation. Mais quel oiseau bien élevé !

Il parlait beaucoup mieux que Cocotte; il disait : « Bonjour, ma chère maîtresse; bonjour, cher monsieur Duysens. Oh ! la bonne madame Duysens. Vive madame Duysens ! » Pour un oiseau, c'était bien parler, ce me semble. »

Ici plusieurs têtes hochèrent en signe d'approbation : un pareil sansonnet était assurément un hôte très enviable.

« Je ne vous étonnerai pas, reprit maître Woormans, si je vous dis que le sansonnet fit envie à tous ceux qui l'entendirent, le jour où Jans Tromp l'apporta triomphalement à madame Duysens. Personne ne le connaissait : Jans Tromp l'avait tenu soigneusement caché, ne mettant jamais sa cage à la fenêtre qui donnait sur la rue, mais seulement à celle qui donnait sur la cour, qui était fermée par des murailles; et son père, sa mère et sa petite sœur avaient bien gardé son secret pour faire une jolie surprise à madame Duysens. La surprise fut complète, et Jans Tromp eut lieu d'être content, car madame Duysens le remercia, les larmes aux yeux, lui dit qu'il était

un bon cœur, un excellent garçon, et finit par l'embrasser ainsi que sa petite sœur. Puis elle emporta le sansonnet dans sa chambre, qui était au-dessus de la porte d'entrée, et nous eûmes le plaisir tous les jours, en arrivant à l'école, de l'entendre répéter : « Jans Tromp aime madame Duysens. Vive madame Duysens! »

De toute l'école, la personne qui semblait admirer le plus le sansonnet était la petite Mitche. Elle arrivait la première devant la maison, quand il faisait beau et que la cage devait être à la fenêtre; elle regardait l'oiseau de tous ses yeux, elle lui parlait, elle l'appelait : « Mon joli, mon petit, mon chéri, mon mignon; » elle lui faisait des compliments, elle lui disait mille tendresses; et le sansonnet la connaissait, lui répondait, et commençait à répéter : « Mon joli, mon chéri, mon mignon, » du plus loin qu'il la voyait venir. Moi, je ne parlais jamais au sansonnet, et je ne le regardais qu'à la dérobée; mais comme je le désirais! comme j'enviais le bonheur de madame Duysens! Un oiseau comme celui-là, c'était le

bonheur à mes yeux, et j'aurais donné sans hésiter, pour l'avoir à moi, tout ce que je possédais.

J'étais bien malheureux : pour la première fois, je désirais une chose impossible. Ma mère elle-même, qui ne m'avait jamais rien refusé, ne pouvait me donner cet oiseau. Je guettai des nids, je tendis des pièges, je pris des sansonnets et j'essayai de les apprivoiser et de leur apprendre à parler; mais, ou ils étaient trop âgés, ou je manquais de patience, et je ne réussis à rien.

Mon désir s'exaspérait de plus en plus. Si je pouvais avoir le sansonnet !... si j'osais!... Un oiseau n'était pas de l'argent, ni un bijou, ni une chose qui eût de la valeur !... Prendre un oiseau, pouvait-on appeler cela voler? Il y en a partout dans les arbres : ces bêtes-là sont à tout le monde... Quand je cueille un bouquet dans les champs, je ne vole pas, parce que les fleurs ne sont pas utiles... Les oiseaux ne sont pas utiles non plus... Si je pouvais le prendre!... Oui; mais où le mettrai-je? Je ne pourrais pas l'apporter à la maison...

J'aurais dû en rester là; puisque je ne pouvais pas l'apporter à la maison, c'est que mes parents le considèreraient comme volé, c'était clair. Mais je ne voulais pas voir clair, et je cherchai où je pourrais mettre le sansonnet. Il y avait au bout de notre jardin, qui était étroit, mais fort long, une vieille bâtisse avec une tourelle où il y avait eu des pigeons; mais on n'en faisait plus rien, et personne n'y allait jamais. Je m'y amusais quelquefois à me faire des maisons avec les vieilles planches et les débris qui s'y trouvaient. On ne s'étonnerait donc pas de me voir aller souvent de ce côté-là. Je ménageai une cachette dans la tourelle, j'y plaçai une vieille cage à merle que je raccommodai avec de la ficelle; le sansonnet serait très bien là dedans, et personne ne pourrait le voir : on ne l'entendrait pas non plus, car la tourelle donnait sur un ancien sentier abandonné où l'herbe poussait à son aise, preuve qu'il n'y passait personne; et d'ailleurs je ne serais pas si bête que de mettre ma cage près des ouvertures; elle reste-

rait tout au fond de la tourelle, et je ne manquais pas de planches pour la cacher. J'irais tous les jours porter à boire et à manger au prisonnier, et je l'entendrais parler pour moi tout seul.

Tout cela était bien bête de ma part, n'est-ce pas? et si j'avais réussi à loger le sansonnet dans la tourelle, il aurait bien vite été découvert, à moins qu'il ne fût mort de faim, de froid, de soif ou de manque d'air. Mais je ne voyais rien que mon désir fou de posséder le sansonnet. Maintenant, comment faire pour le prendre? Escalader la fenêtre de madame Duysens, sur la rue, au-dessus de la porte d'entrée? Il n'y avait pas à y songer. Il fallait attendre une occasion; et plus cette occasion se faisait attendre, plus j'étais décidé à en profiter. Étais-je ou non un voleur? »

Dame Heeren était confondue.

« Mais, voisin, dit-elle timidement, vous n'avez pas logé le sansonnet dans la tourelle, vous venez de nous le dire!

— Il est vrai, mais ce n'est pas ma faute : vous allez voir.

Il y avait déjà longtemps que j'attendais, ou du moins mon impatience me faisait trouver le temps long, lorsqu'un matin, en arrivant à la classe, je ne vis point la cage à la fenêtre de madame Duysens. La chambre était pleine d'ouvriers; on y faisait des réparations, et on avait sans doute ôté l'oiseau, de peur qu'il ne lui arrivât quelque accident. Où pouvait-on bien l'avoir mis? J'étais en avance; je fis le tour de la maison, et j'aperçus bientôt la cage à une fenêtre qui donnait sur le verger.

Le sansonnet ne disait rien; il était probablement un peu étonné de son changement de domicile. Tant mieux! il serait plus facile à emporter. Je ne restai pas à le regarder; je revins bien vite sur la petite place, devant la maison d'école. Les élèves commençaient à arriver; la porte s'ouvrit, j'entrai des premiers et j'allai m'asseoir à ma place.

Je serais bien en peine de vous répéter ce

qui fut dit à cette classe-là, car je n'en entendis pas un mot; je n'étais occupé que de combiner mon larcin. Une grande vieille vigne grimpait le long de la maison : c'était très commode pour atteindre le sansonnet, qui était juste à la fenêtre la plus rapprochée de l'angle. Je grimperais à la vigne, je mettrais un genou sur la fenêtre, j'introduirais ma main droite dans la cage... Et si le sansonnet criait? Bah! il n'était pas sauvage, cet animal; il était si habitué à être entouré, caressé, à passer de main en main! madame Duysens, son mari, ses enfants, le sortaient sans cesse de sa cage, et il perchait moins souvent sur ses bâtons que sur le doigt de l'un ou de l'autre d'entre eux. Il ne crierait pas; d'ailleurs, je le fourrerais bien vite dans ma poche, où il se tairait nécessairement : les oiseaux ne chantent pas dans l'obscurité. Ce serait bien vite fait : pas plus de difficulté à la descente qu'à la montée! Je choisirais le moment où nous sortirions de la classe; M. Duysens serait occupé à nous surveiller, et sa femme à

surveiller les filles. Moi, j'étais sur le dernier banc, le premier qui se vidait au signal donné par le claquoir de M. Duysens; j'aurais le temps de faire mon coup et de revenir me mêler aux camarades avant que le défilé fût achevé. Je rentrerais bien vite à la maison, j'irais porter mon prisonnier dans la tourelle... et il serait à moi, enfin !

La sagesse humaine est souvent en défaut, et à plus forte raison la sagesse des enfants; les choses ne devaient pas se passer tout à fait de cette façon-là. J'exécutai très bien la première partie de mon programme : je sortis l'un des premiers, je me glissai inaperçu le long de la maison, et j'arrivai par derrière; le sansonnet était toujours à la fenêtre grande ouverte. J'allais m'approcher... contre-temps fâcheux ! il y avait quelqu'un dans la chambre, je l'entendais remuer. Je me tapis derrière un grand baquet préparé pour la lessive, et j'attendis.

Le quelqu'un, c'était Mitche : je voyais de ma cachette sa tête et ses épaules. Elle paraissait



JE GRIMPAI, J'ATTEIGNIS LA FENÊTRE.

chercher quelque chose qu'elle ne trouvait pas. Cela dura quelques instants; enfin je la vis s'approcher de la cage, une boîte à la main; elle pencha la tête vers le sansonnet. « Petit joli! petit mignon! » lui dit-elle; et le sansonnet lui répondit par un: « Bonjour madame Duysens! » parfaitement accentué.

— Oh! le sot, qui me prend pour madame Duysens, » s'écria Mitche en éclatant de rire.

Et elle s'en alla.

J'entendis ses petits pas dégringoler le long de l'escalier de bois. Je sortis de ma cachette, je m'élançai vers la vigne, je grimpai, j'atteignis la fenêtre, je saisis le sansonnet...

Qu'est-ce qui avait donc pu me faire croire qu'il ne crierait pas? Il poussa, au contraire, les cris les plus aigus qui soient jamais sortis d'un gosier emplumé, et je n'eus d'autre ressource, pour le faire taire, que de lui serrer un peu le cou, en le fourrant dans ma poche. Rien qu'un peu, mais cela suffit: il se tut subitement.

Je descendis bien vite, plus vite même que je

ne voulais, car à ce moment le chat de madame Duysens traversa le verger, pourchassé par le chien du boucher, et j'eus grand'peur que madame Duysens n'arrivât au secours de son chat. En me hâtant, je pris mal mes mesures, et je tombai. Heureusement que je ne m'étais pas fait grand mal ; je me relevai, je pris ma course, et comme tout cela avait pris du temps et que M. Duysens devait maintenant être sorti de la classe et se tenir debout sur la porte, regardant s'éloigner les derniers élèves, je passai par des chemins détournés pour gagner la tourelle. Je pris pourtant le temps de regarder si ce chien n'avait pas avec lui un maître qui eût pu me voir; mais je ne vis personne. Un cabriolet passait sur la route : c'était probablement ce cabriolet qui avait effrayé le chien.

Comme j'arrivais à la tourelle, je pensai que je pouvais sans danger donner un peu d'air à *mon* sansonnet ; car il était à moi maintenant. J'ôtai ma main que j'avais appliquée sur ma poche pour la tenir fermée : le sansonnet ne fit pas mine de

vouloir sortir. Je m'étonnai: il était bien tranquille là dedans! J'enfonçai ma main dans ma poche, je mis au jour la tête de l'oiseau... Hélas! les yeux fermés, le cou flasque, un filet de sang des deux côtés du bec entr'ouvert... Épouvanté, je tirai vivement le sansonnet de sa prison... Il n'y avait pas à douter, il était mort, bien mort. Lui avais-je serré le cou un peu trop fort? Ou bien étais-je tombé sur lui en descendant de la fenêtre? Je ne l'ai jamais su, mais il était mort, et je restais là, ahuri en face de mon crime inutile.

La voix de ma mère m'éveilla comme en sursaut:

« Kobus! mon petit Kobus! ta soupe va être froide! Kobus! où es-tu donc? »

Et la voix grave de mon père se fit entendre aussi, appelant: « Kobus! Kobus! »

Vous avez lu dans la Bible l'histoire de Caïn? Cela fait frémir, n'est-ce pas, lorsque l'Éternel lui dit: Caïn! Caïn! qu'as-tu fait de ton frère? Eh bien, je n'ai jamais pu la relire depuis ce

jour-là sans me rappeler, aussi vivement que si j'y étais encore, le moment où j'entendis la voix de mes parents crier mon nom, pendant que j'étais immobile au pied de la tourelle, avec le sansonnet mort dans ma main.

Je ne savais plus trop ce que je faisais; je compris pourtant qu'il ne fallait pas rester là, ni garder le sansonnet. Je le jetai derrière un tas de pierres, et je sortis de l'enclos pour en faire le tour et rentrer par la porte de la rue comme à l'ordinaire. Je me mis même à courir dès que je fus à portée de la vue, pour avoir l'air de quelqu'un qui revient de loin et qui s'est dépêché Tout en courant, je pensais à ce que j'allais faire. Je regrettais le sansonnet ; mais ce sentiment-là ne passait qu'en seconde ligne; ce qui m'occupait surtout, c'était la peur d'être découvert. Dès que je le pourrais, j'irais enterrer l'oiseau bien profondément ; personne ne le trouverait jamais, et on croirait qu'il s'était envolé. Bah! tout irait bien. Jans Tromp, qui aimait tant à apprivoiser les sansonnets, en élè-

verait un autre pour madame Duysens. Pour ce qui était de moi, il faut croire que l'amour des sansonnets m'avait passé tout d'un coup, car je n'avais pas la moindre idée d'essayer un jour de voler le futur sansonnet de madame Duysens.

« Te voilà donc enfin, garçon ? me dit mon père. Ta mère commençait à être inquiète.

— J'ai été voir si c'était vrai qu'il y avait des grenouilles dans la petite mare, répondis-je tout essoufflé ; et j'ai couru, parce que j'étais en retard.

— Pauvre enfant ! il est tout en sueur, dit ma mère en m'esssuyant le front avec son mouchoir. Viens te reposer et manger ton dîner : j'ai fait une tarte aux pommes qui a une mine ! Je crois que je ne l'ai jamais si bien réussie qu'aujourd'hui. »

Je me mis à table. Pourquoi donc avais-je le gosier si étroit, que les bouchées avaient toutes les peines du monde à passer ? C'était pourtant le cou du sansonnet que j'avais serré, et non pas le mien. Je m'efforçai de manger,

et je n'y réussis guère. Ma mère s'en aperçut.

« Il ne fallait pas tant te dépêcher, mon petit Kobus, me dit-elle tendrement; tu t'es trop fatigué, tu ne peux plus manger. Repose-toi un peu pour trouver ma tarte bonne ; tu la mangeras tout à l'heure. Veux-tu une goutte de curaçao pour te remettre en appétit? »

Du curaçao! on ne m'en donnait qu'aux grandes fêtes : le père disait que c'était une liqueur bonne seulement pour les gens qui ont de la barbe au menton. Dans toute autre circonstance l'offre du curaçao m'aurait transporté de joie; mais rien ne me faisait envie ce jour-là. Je secouai la tête pour refuser. Mon père me regarda, et je vis de l'étonnement dans son regard. Il fallait dissimuler. Je pris une grosse portion de tarte, et je l'engloutis sans en sentir le goût: elle me restait au gosier comme du pain de huit jours.

« Elle est bonne, hein? » dit ma mère d'un air fier et joyeux. Et, sans attendre ma réponse, elle ajouta: « Je vais en mettre un morceau à

part pour la petite Mitche: elle n'en mange pas souvent de pareille chez elle, bien sûr. »

Je me levai de table et me dirigeai vers la porte; je voulais aller enterrer le sansonnet.

« Où vas-tu? me dit mon père. Reste ici et apprends ta leçon; tu ne l'as pas apprise en allant voir les grenouilles, je suppose. Il est tard, tu n'as que le temps de l'apprendre avant la classe. »

Je n'osai pas répliquer. D'ailleurs j'aurais le temps de faire disparaître l'oiseau après la classe du soir, et il était impossible qu'on le découvrît d'ici là. Je m'assis et je tâchai d'apprendre ma leçon; mais j'avais bien autre chose en tête que les différentes îles de la Zélande et les embouchures du Rhin! Je n'en savais pas encore un mot, lorsque Mitche entra, gaie comme un pinson; elle venait me chercher.

« Bonjour, monsieur Woormans; bonjour, madame Woormans, dit-elle en faisant une jolie révérence. Es-tu prêt, Kobus?... Tu dis que je suis en avance? Peut-être bien : je suis venue

en sautant à cloche-pied, c'était très drôle, et j'ai été très vite. C'est égal, il doit être bientôt l'heure... Pour moi, ce beau morceau de tarte? Oh! madame Woormans, que vous êtes bonne! Kobus, veux-tu le partager?

— Kobus en a mangé, et en voici un pour ta mère, tu le prendras ce soir, dit ma mère. Mange celui-là pendant que Kobus arrange ses livres.

— Grand merci, madame Woormans! Vous ne savez pas? J'ai vu le sansonnet de près aujourd'hui, de tout près: c'est moi qui étais contente! Madame Duysens m'a envoyée, à la fin de la classe, chercher la boîte aux bons points qu'elle avait laissée en haut; et le sansonnet était là. On l'avait ôté de la chambre du devant, parce qu'on y fait des réparations, et que les ouvriers auraient pu lui faire peur. Je lui ai parlé; il n'a pas eu peur de moi, mais il m'a dit: « Bonjour, madame Duysens! » Faut-il qu'il soit bête! me prendre pour madame Duysens; j'en ai ri! »

Elle en riait encore, et si gaiement, que mon

père et ma mère se mirent à rire aussi. Moi, je ne riais pas. Je pris mes livres et mes cahiers, et j'ouvris la porte.

« Te voilà prêt, dit Mitche. Bon! attends-moi, je te suis. Bonsoir, monsieur Woormans; merci encore, madame Woormans. »

Elle me suivit en sautillant, en riant, en parlant du sansonnet. Elle ne se doutait pas qu'elle m'enfonçait des poignards dans le cœur, comme on dit dans le beau langage.

Je m'appliquai pendant toute la classe à me faire oublier; je ne levai pas le nez dedessus ma page d'écriture, et j'étudiai l'énoncé de mes problèmes comme si j'avais pu espérer d'y comprendre quelque chose. Pourtant la classe était singulièrement agitée; M. Duysens avait l'air mécontent, les élèves chuchotaient entre eux, et il me semblait entendre le mot « sansonnet » sortir de tous les bancs, de tous les pupitres et de toutes les bouches. Était-ce une illusion? Je ne cherchai pas à m'en éclaircir.

A la fin de la classe, je voulais m'es-

quiver; mais Jans Tromp sauta sur moi.

« Tu sais? me dit-il, le sansonnet a disparu.

— Non... je... ne sais pas... balbutiai-je. Il s'est envolé?

— On le croit, car la cage était ouverte. Mais qui est-ce qui l'a ouverte? Il faut être bien méchant. »

A ce moment, la porte de la classe des filles s'ouvrit, et Mitche, rouge, pleurante, désolée, étouffant de sanglots, fut poussée au dehors par je ne sais combien de petites mains irritées. Puis le flot des écolières la suivit, la montrant au doigt, l'accablant d'invectives et répétant à l'envi deux mots écrits en grosses lettres sur un écriteau qu'elle portait entre les deux épaules : *Voleuse, menteuse.*

« Qu'est-ce qu'elle a fait? demanda, tout ému, Jans Tromp, qui avait beaucoup d'amitié pour la petite Mitche.

— Ne la défends pas, Jans! lui cria sa petite sœur Jeannette. Si tu savais ce qu'elle a fait! le sansonnet, c'est elle qui l'a volé.



MITCHE AVEC SON ÉCRITEAU.

— Oh! pas possible! murmura Jans, pétrifié par l'indignation. Mitche a volé le sansonnet?

— Oui! oui! crièrent toutes les petites filles.

— Il n'y a qu'elle qui est montée dans la chambre.

— On l'a entendue parler au sansonnet.

— Elle est restée longtemps avec lui.

— Quand elle est redescendue, elle riait, la méchante!

— Madame Duysens est montée cinq minutes après, et le sansonnet n'y était plus.

— C'est Mitche qui l'a volé! »

» Je vivrais cent ans, que je n'oublierais pas la figure qu'avait Mitche à ce moment-là. Elle pleurait, elle répétait entre ses sanglots: Non! non! non! mais elle ne baissait pas la tête, elle ne cachait pas sa figure dans son tablier; de ses pauvres yeux rougis par les larmes, elle regardait bien en face ses accusateurs, dont pas un n'avait pitié d'elle; les garçons s'étaient joints aux filles, et tous s'unissaient pour accabler l'innocente Mitche. Et c'était moi...

J'essayai de venir à son secours.

« Elle ne l'a peut-être pas volé, dis-je; elle aura ouvert la cage, et il se sera envolé.

— Madame Duysens le lui a demandé, elle n'a pas voulu l'avouer.

— Oh! elle l'a bien volé.

— La classe était finie, elle est retournée tout de suite chez elle, elle l'aura mis à l'abri.

— Oh! elle ne pourra pas le cacher longtemps. Un oiseau qui chante et qui parle, cela s'entend.

— Elle sera bien capable de lui tordre le cou pour le faire taire. Une voleuse, c'est capable de tout. »

C'était Jeannette qui parlait ainsi.

« Oh! Jeannette! » murmura Mitche en levant vers elle ses yeux suppliants.

Jeannette détourna la tête, touchée peut-être par ce regard et l'accent de cette voix; mais les autres reprirent avec fureur:

« Elle fait l'hypocrite, à présent!

— Voleuse!

— Menteuse !

— Madame Duysens lui aurait pardonné si elle avait voulu avouer; mais elle s'obstine dans son mensonge.

— Va-t'en !

— Va te cacher !

— Va retrouver le sansonnet ! »

La pauvre Mitche s'éloigna en pleurant. Je la regardai partir, et je ne pris pas sa défense. Étais-je menteur, lâche et cruel, madame Heeren? »

Dame Heeren ne répondit pas, et il n'y avait rien à répondre. Maître Woormans reprit :

« Je dus rentrer chez mon père directement, sans passer par la tourelle et le tas de pierres derrière lequel gisait ma victime, et auquel je jetai de loin un coup d'œil à la dérobée ; car Jans Tromp et quelques autres camarades m'escortèrent jusqu'à ma porte. Jans avait besoin d'exhaler ses regrets et son indignation, et il s'adressait de préférence à moi, qui avais été un des fervents admirateurs du sansonnet. Il s'adressait bien ! Il entra avec

moi pour raconter l'histoire à ma mère. Ma mère jeta les hauts cris, déclara que c'était abominable, et que Mitche était une petite coquine qui finirait mal. « Certainement elle ne la recevrait plus jamais chez elle; elle n'était même pas sûre qu'une femme honnête pût se permettre de prendre la mère en journée; car enfin bon chien chasse de race, et si la veuve avait donné de bons exemples et de bons conseils à Mitche, sûrement Mitche n'aurait pas commis sa faute d'aujourd'hui. »

J'écoutais tout cela, et je me trouvais un si grand misérable que j'aurais voulu être mort à la place du sansonnet. J'entendais dans mon âme une voix qui me criait : « Mais avoue donc, malheureux! avoue donc! » et je ne me sentais pas le courage d'avouer. Si on accablait ainsi Mitche pour le larcin de l'oiseau, que serait-ce pour moi quand on saurait tout?

Enfin, Jans Tromp se leva pour sortir; je me levai aussi pour l'accompagner. J'étais sauvé! je le reconduirais un bout de chemin, et en

revenant j'irais faire disparaître le cadavre du sansonnet. J'ouvre la porte, je fais un pas... Oh ! fâcheux contre-temps ! je me heurte dans mon oncle Woussen et son fils Martin, un garçon de mon âge, que mon oncle promettait depuis longtemps de nous amener. Impossible d'être seul ! L'oncle et le cousin vont passer la soirée et la nuit chez nous, peut-être toute la journée du lendemain. Pourvu que personne ne trouve le sansonnet !

Vous pouvez vous faire une idée de ce que je souffris pendant toute cette soirée-là. Faire tous ses efforts pour parler, pour rire, pour manger, et ne réussir qu'à se faire dire vingt fois : « Mais qu'as-tu donc, Kobus ? Tu as l'air d'un ahuri. Est-ce que tu es malade ? est-ce que tu n'es pas content de voir ton cousin ? » C'est un supplice que je souhaite à tous les coupables pour leur ôter l'envie de recommencer. J'allai enfin me coucher ; mais mon cousin couchait dans ma chambre : pas moyen de m'échapper. D'ailleurs les portes étaient closes et les verrous

tirés, et je ne voulais pas m'exposer à me faire dire : « Où vas-tu ? » Jamais nuit ne m'a paru aussi longue que celle-là.

J'oubliais de dire qu'en me mettant à table j'avais eu une belle peur. J'étendais la main pour prendre l'assiette que ma mère me tendait, quand elle s'écria tout à coup :

« Tu es blessé ? Il y a du sang à ta main ! »

Je regardai ma main ; en effet, elle était tachée de sang, et je me rappelai que je l'avais mise dans ma poche après l'avoir lavée pour dîner. Sans doute elle était encore humide, et ma poche avait dû garder des traces du sang de l'oiseau. Je me sentis devenir blême, et je répondis d'une voix étranglée : « Ce n'est rien.

— Rien, rien, reprit ma mère, cela saigne pourtant. Tu t'es coupé, piqué ? avec quoi ? »

J'avais repris ma présence d'esprit.

« Avec une épingle, dis-je.

— Une épingle ! bon, si tu étais une fille ; mais il n'y a pas d'épingle dans la toilette des garçons. Que pouvais-tu faire d'une épingle ?

— Un hameçon, pour les grenouilles...

— Ah! est-ce une forte piqûre?

— Non, non, elle est fermée; ce n'est pas la peine d'en parler. »

Comme les mensonges s'entassent, une fois qu'on a commencé à mentir! J'en étais déjà à ne plus les compter, et celui-ci ne me fit pas même rougir. Je remarquai pourtant que mon père me regardait d'un air que je trouvai singulier.

Comme je l'ai dit, je ne dormis pas de la nuit. J'avais constaté, dans un court moment de solitude, que ma poche était tachée de sang, et même qu'à ce sang restaient collées de toutes petites plumes grises, que j'enlevai autant que je le pus. Comment faire disparaître ces taches? Laver la poche... oui, mais il faudrait du savon, de l'eau chaude, et surtout de la liberté et de la solitude; et comment me les procurer, tant que mon oncle et mon cousin seraient là? Pourvu que ma mère, sous prétexte de leur faire honneur, ne voulût pas me faire mettre mes beaux

habits! Je savais bien ce qui arriverait alors; elle visiterait mon pantalon du haut en bas pour voir s'il n'avait pas quelques trous à boucher ou quelques taches à enlever; elle retournerait les poches, et elle trouverait ces affreuses taches et ces maudites petites plumes que je n'avais pas eu le temps d'enlever toutes.

Je me levai donc de bonne heure, je brossai mon pantalon moi-même, je m'habillai. Martin s'était éveillé au bruit; il se leva vite, et nous partîmes ensemble pour la mare aux grenouilles. Il y avait là de quoi s'amuser toute la matinée; dans l'après-midi, nous irions à la rencontre des pêcheurs, et nous les aiderions à décharger leurs bateaux. Il n'y avait pas besoin de toilette pour cela, et ma mère ne tiendrait pas à me faire mettre mes beaux habits.

Pendant ce temps-là, que devenait la pauvre Mitche? Je n'en savais rien, moi, à ce moment-là; mais, je l'ai su plus tard. Mitche, qui n'avait pas soupé la veille, et qui n'avait pas dormi non plus, parce qu'elle avait trop de chagrin, parais-

sait dormir, vers le point du jour, quand sa mère se leva pour se mettre à son ouvrage. Mais elle ne dormait pas; seulement, elle était si accablée qu'elle n'avait pas la force de soulever sa tête; et quand sa mère l'appela, elle ne put pas lui répondre. La veuve, étonnée, car Mitche n'avait pas l'habitude d'être paresseuse, alla à elle et l'embrassa pour la réveiller : Mitche n'ouvrit pas les yeux; elle était rouge et brûlante, et son pouls battait si fort que sa mère, sans être médecin, vit bien qu'elle avait une grosse fièvre. Elle comprit que Mitche s'était donné la fièvre à force de pleurer, malgré tout ce qu'elle avait pu lui dire pour la consoler, et elle fut bien inquiète. Elle ne savait que faire pour la soulager, car elle ne pouvait pas lui ôter son chagrin, tant qu'on n'aurait pas trouvé le véritable voleur du sansonnet; et elle savait bien que tout le mal de Mitche venait de cette vilaine affaire. Heureusement, elle se rappela qu'il y avait dans le village un homme qui était fort malade et que le médecin venait voir tous les jours, et elle se

mit à travailler sur sa porte pour guetter le docteur Van Goutte quand il passerait.

Elle aperçut son cabriolet sur la route, et se leva pour aller au-devant de lui. Moi, du bord de la mare où j'étais, je l'aperçus aussi, et sa vue me fit un vilain effet. Depuis la veille, tous les cabriolets me déplaisaient : ils me reportaient au moment où, descendant de la fenêtre avec le sansonnet dans ma poche, j'avais vu un cabriolet qui passait sur la route. Et si j'avais su!...

Mais revenons au docteur Van Goutte. Il arrêta poliment son cheval, écouta la veuve, et descendit de son cabriolet pour voir Mitche. Elle était toujours aussi accablée et ne reconnaissait personne. Il alla chercher une fiole dans sa petite pharmacie, qu'il emportait toujours dans ses visites de campagne, et lui fit boire quelque chose qui la ranima un peu. Mais dès qu'elle eut repris connaissance, elle se mit à pleurer et se cacha la tête pour ne pas voir le médecin. Il fut très étonné, comme de juste ; car tous les en-

fants l'aimaient, et Mitche n'était jamais la dernière dans le village à le saluer et à lui dire : « Bonjour, monsieur le docteur. » Il voulut des explications ; et il les écouta sans mot dire, jusqu'au moment où la veuve voulut défendre Mitche. Alors il l'interrompit en haussant les épaules :

« Ça n'a pas de bon sens, dit-il. Accuser cette enfant-là d'une vilaine action ! il faut avoir perdu la tête. Ne la défendez pas, c'est inutile. Et après ? »

La veuve continua ; et quand le docteur comprit que Mitche avait vu le sansonnet dans sa cage au moment où la classe était finie, et que madame Duysens ne l'avait plus trouvé cinq minutes après, il s'écria :

« Alors, j'ai vu le voleur. Je me rappelle très bien un gamin qui est monté par la fenêtre, en se tenant à la vigne ; il a ouvert la cage qui était sur la fenêtre, il y a fourré sa main et l'a retirée, tenant quelque chose qui se débattait. Ensuite il est descendu par le même chemin, un

peu plus vite qu'il n'aurait voulu, je crois.

— Et vous l'avez reconnu! cria la pauvre petite Mitche en se dressant sur son séant.

— Parbleu! j'ai de bons yeux, et puis j'avais mes lunettes : je lisais mon journal. C'est Jakob Woormans. »

Mitche retomba sur son lit en poussant un gémissement, et sa mère joignit les mains en disant : « Seigneur, le fils de si braves gens! est-il possible!

— Je suis prêt à le certifier : donnez-moi une feuille de papier, une plume; vous allez voir si ce que j'écrirai ne vaudra pas mieux qu'une ordonnance pour guérir la petite. Pauvre agneau! je vais lui donner encore un peu de ce cordial, et vous pourrez la lever et l'habiller; vous irez avec elle faire lire cette lettre-là à maître Woormans d'abord, et puis vous la porterez à madame Duysens, pour qu'elle en prenne connaissance et qu'elle la lise tout haut à toute l'école.

— Grand merci, monsieur le docteur; nous

sommes pauvres, nous n'avons que notre honneur, nous avons bien le droit d'y tenir, n'est-ce pas?

— Certainement... Tenez, j'ai fini : lisez. »

Voici ce qu'il y avait dans la lettre du docteur. Je ne l'ai pas vue, mais il m'a répété lui-même ce qu'il y avait mis, pour augmenter mon repentir, et je n'en ai pas oublié un mot :

« Moi, Isaac Van Goutte, docteur en médecine, j'atteste et certifie qu'hier mardi 4 avril, passant dans mon cabriolet sur la route, non loin de l'école, j'ai vu un jeune garçon entrer par la fenêtre de madame Duysens, à l'instant même où la classe venait de finir, et où les élèves sortaient par la porte qui donne sur la place. Cette fenêtre était la première dans l'angle de la cour, et le maraudeur s'aidait de la vigne. Il a pris le sansonnet dans sa cage, il est redescendu, et il s'est sauvé en courant par derrière les maisons. Cet enfant, que j'ai très bien reconnu, est Jakob Woormans : j'en donne ma parole d'honneur. »

» Signé, parafé, voilà! personne ne doutera de la parole du docteur Van Goutte. Allons, ma bonne dame, habillez l'enfant. »

Mais Mitche secoua la tête.

« Pauvre Kobus! dit-elle.

— Je te conseille de le plaindre, ma mignonne! Une jolie action qu'il a faite là!

— C'était mon camarade... c'était mon ami... il a toujours été si bon pour moi!... Non, je ne peux pas...

— Sait-il que c'est toi qu'on accuse? » lui demanda le docteur en la regardant en face.

Mitche baissa la tête et répondit d'une voix faible :

« Oui!

— Eh bien, mon enfant, c'est un fameux misérable, et je ne comprends pas comment tu peux avoir encore un reste d'amitié pour lui.

— Il a toujours été si bon pour moi! répéta Mitche. Cela ne s'efface pas en un jour... Maman... je t'en prie, brûle la lettre... je ne veux pas qu'on la voie! »

Elle s'agitait : le docteur lui reprit la main, secoua la tête.

« Il ne faut pas la contrarier, dit-il à la veuve, cela fait remonter la fièvre. Comment donc faire?

— Si vous pouviez, monsieur le docteur, sans dire qui a pris l'oiseau, attester seulement que ce n'est pas ma petite Mitche... on vous croirait, et elle pourrait retourner à l'école. Cela suffirait : les Woormans ont été très bons pour nous, c'est vrai... et puis ils me donnent de l'ouvrage... ils sont nos propriétaires... enfin, je trouverais cela dur, de déshonorer leur fils devant tout le village.

— Allons, je veux bien, dit le docteur en haussant les épaules. Seulement, il faudra que le père Woormans sache toute l'affaire, pour que le drôle reçoive une bonne correction. Ce serait rendre un mauvais service à ce garçon que de laisser impunie une faute aussi grave. Ce sera à vous d'avertir le père; et si vous ne le faites pas, je m'en chargerai, entendez-vous? Donnez-moi une autre feuille de papier. »

Pendant que le docteur écrivait sur cette seconde feuille de papier, attestant seulement, sur son honneur, l'innocence de Mitche, et certifiant qu'il connaissait le coupable, et que s'il ne le nommait pas, c'était parce que la petite fille avait demandé grâce pour lui, je m'en revenais vers la maison, en assez piteux état. La vue du cabriolet m'avait fait tourner la tête trop brusquement, au moment où j'avais le pied droit sur le bord de la mare et l'autre sur un vieux tronc d'arbre enfoncé dans la vase. Par suite de ce mouvement, le poids de mon corps s'était trouvé porter sur le pied gauche : le tronc d'arbre avait tourné, et j'étais tombé tout de mon long dans une eau verdâtre et fangeuse... Pouah! mon cousin se boucha le nez quand je me relevai, et il faut avouer qu'il n'avait pas tort. Il riait; je me fâchai; mais après! Il fallut bien calmer ma colère et chercher le meilleur parti à tirer de la situation. Martin tira son couteau, moi le mien, et nous nous mîmes à racler toute la superficie de ma personne, pour me débarrasser

de la couche de boue noire qui me recouvrait tout entier. Et puis comme je grelottais et que mes dents claquaient, il fallut bien rentrer à la maison.

Ce jour-là encore, j'y rentrai par la porte de derrière; et juste au moment où je la poussais devant moi, — je me rappelle que j'avais cette idée confuse, que le bain dans la mare devait avoir lavé la poche de mon pantalon, — juste au moment où je la poussais, la porte de la rue s'ouvrit toute grande, et Mitche entra, radieuse, tenant une lettre à la main. Sa mère la suivait. Elles ne me virent pas, et j'en profitai pour me glisser derrière elles. Ma mère leur fit froide mine.

« Ah! vous voilà! Qu'est-ce que vous voulez? dit-elle d'un ton sec à la veuve.

— Je vous rapporte de l'ouvrage, madame Woormans, une veste et un pantalon que vous m'aviez donnés à faire pour Kobus. Et puis, Mitche a une lettre à vous montrer, une lettre du docteur... Tenez, lisez-la, monsieur Woormans.

Mon père prit la lettre, mit ses lunettes, et lut. A mesure qu'il lisait, je voyais son visage s'éclaircir. Quand il eut fini, il tendit les mains à Mitche.

« Viens m'embrasser, ma fille! Puisque le docteur affirme que ce n'est pas toi qui as pris le sansonnet, il faut le croire : personne n'a jamais douté de la parole du docteur. Mais qui est le voleur? M. Van Goutte dit que c'est toi qui ne veux pas qu'on le nomme. Est-ce vrai?

— Oui, dit Mitche, qui s'était blottie dans les bras de mon père, et qui me regardait d'un air triste et doux.

— Mais pourquoi? Si on tenait le coupable, on serait bien plus sûr de ton innocence.

— Ça, c'est vrai, interrompit ma mère; et puis les voleurs ne méritent pas de pitié. Celui-là n'est qu'un mauvais garnement, bien sûr, et il aurait besoin d'une bonne corr..... — Hé! Seigneur! Kobus, comme te voilà fait! »

Ma mère venait de m'apercevoir dans mon coin. La boue commençait à sécher et à faire

croûte sur mes vêtements : ce n'était pas plus joli sec que mouillé.

Ce fut Martin qui répondit pour moi et qui raconta ma mésaventure. On rit beaucoup à mes dépens ; ma mère seule ne riait pas.

« Allons, dit-elle, ça se trouve bien que je ne t'aie pas fait mettre tes beaux habits ce matin. Monte vite, que je t'aide à te changer et à te nettoyer; ça tient ferme cette boue-là. Attendez-moi un peu, vous autres ; je veux vous servir un verre de curaçao que nous boirons à la santé de Mitche et à la découverte de l'autre : vous savez bien qui je veux dire. »

Je n'étais pas content, non! Si encore ma mère m'avait envoyé changer de vêtements tout seul, j'aurais pu laver ma poche, ou même la couper avec des ciseaux pour la brûler ensuite; mais elle ne me quittait pas ; je jouais de malheur.

Elle me fit déshabiller, me lava, me frotta, me rhabilla, et descendit avec moi, tenant du bout des doigts ma veste et mon pantalon durcis par la vase.

Elle les jeta dans un coin de la cuisine, et vint nous servir le curaçao. On but à la santé de Mitche et à la découverte du coupable : j'aurais aimé autant boire à toute autre chose. Puis me mère disparut du côté de la cuisine, et la veuve continua le récit, qu'elle avait commencé pendant que j'étais en haut, du désespoir de Mitche, de sa fièvre et de la visite du médecin. J'avais toujours peur de voir arriver mon nom.

Il ne faut pas croire que j'eusse vécu sans remords depuis vingt-quatre heures. J'en avais eu de cuisants, qui me donnaient par moments l'envie de courir chez madame Duysens et d'y faire une confession publique.

Mais depuis que l'affaire semblait s'arranger et que Mitche était consolée, mes remords s'apaisaient et je n'avais plus qu'une idée : la crainte de la punition et le désir d'y échapper.

« Mais décidément, Kobus, dit tout à coup ma mère en sortant de sa cuisine, il faut que tu te sois joliment piqué hier au soir. La poche de ton pantalon est toute tachée de sang. »

Je devins cramoisi. Mitche me jeta un regard qui cherchait à me rassurer, mais où je crus voir tant de mépris que j'en perdis la tête ; je ne trouvai rien à dire du tout.

Ma mère était entrée, tenant le pantalon, qu'elle avait voulu laver avant que la vase fût tout à fait sèche. L'eau avait ravivé les taches de sang, qui paraissaient toutes vermeilles

« Donne-moi ce pantalon, lui dit mon père. Kobus, ta main! Où t'es-tu blessé hier soir?

— Ici, » dis-je en indiquant au hasard un de mes doigts. Comme je venais justement de me savonner les mains, aucun subterfuge n'était possible. Ni la place que j'indiquais, ni une autre, ne portaient la moindre trace de blessure.

« Il n'y a rien, dit mon père en repoussant ma main. D'où vient ce sang? et ces plumes? »

Il me présentait deux imperceptibles brins de duvet qu'il venait de décoller du fond de la poche.

« Je... je... ne sais pas... balbutiai-je épou-

vanté; car mon père avait un air que je ne lui avais jamais vu. Certainement il avait deviné la vérité, ou il était sur le point de la deviner.

« Ah! reprit-il, nous venons de boire à la découverte du coupable : je crois que cela a réussi. Kobus! où est le sansonnet? »

Je baissai la tête sans répondre. Mais au même instant, par la porte de la cour que j'avais laissée entr'ouverte, Putty, la chatte de la maison, entra tout à coup, la tête haute, portant dans sa gueule un être emplumé que je reconnus avec terreur. Je poussai un cri, et je me cachai la figure avec mes mains.

Mon père appela Putty, il la prit, il lui ôta sa proie malgré sa résistance.

« C'est un sansonnet, dit il enfin; c'est sûrement le sansonnet de madame Duysens...

— Eh bien, tant mieux! interrompit ma mère. C'est Putty qui est la voleuse; il faudra aller le dire à madame Duysens, et lui faire les excuses de cette mauvaise bête... »

Mon père vint à moi, écarta mes mains de

mon visage, et, me mettant le sansonnet sous les yeux :

« Est-ce Putty qui est la voleuse? » me demanda-t-il.

Oh! comme sa voix et son regard fouillaient jusqu'au fond de mon âme! Je ne pus soutenir plus longtemps mon mensonge; je tombai sur mes deux genoux en criant d'une voix étranglée :

« Grâce! »

Mon père me repoussa du pied.

» — Misérable! » murmura-t-il.

Il recula, alla tomber assis dans son grand fauteuil, et fondit en larmes.

» Jusque-là je n'avais éprouvé d'autre sentiment que la peur; mais quand je vis pleurer mon père, il se fit en moi comme un grand bouleversement. Je compris tout d'un coup l'étendue et la laideur de ma faute, et je me sentis prêt à l'expier sans reculer, sans hésiter, quelle que pût être l'expiation qu'on me demanderait. Je me mis à pleurer et à crier, me roulant par terre dans mon désespoir, et répétant

au milieu de mes sanglots : « Grâce, père!... pardon!... »

Personne ne s'approchait de moi; ma mère restait comme pétrifiée, les autres avaient l'air triste, mais ils ne me parlaient pas. Je me sentais abandonné de tous, et je comprenais que c'était mérité. J'ai eu bien des chagrins dans ma vie, mais jamais, jamais je n'ai été aussi malheureux que ce jour-là.

Enfin je sentis des larmes chaudes qui coulaient sur mon front; deux petits bras caressants m'entouraient, et une voix d'enfant, douce et pleine de pitié, disait tout bas :

« Kobus! pauvre Kobus! »

Oh! pour le coup, mon cœur se brisa de repentir. Mitche! elle qui avait tant souffert depuis la veille à cause de moi, elle que j'avais laissé accuser, condamner, insulter, c'était elle seule qui venait à moi, elle seule qui avait compassion de moi! Je saisis le bord de son châle, je le couvris de baisers, j'y cachai ma figure en murmurant : « Mitche! oh! chère Mitche! »

Elle me quitta, détachant doucement mes mains de son châle; elle alla vers mon père; elle essuya ses larmes, à lui aussi, elle lui parla tout bas, doucement; je n'entendais pas ce qu'elle disait, mais je comprenais qu'elle le priait, et j'étais sûr qu'elle le priait pour moi. Enfin elle me fit signe de me relever, d'approcher; je lui obéis, tout en tremblant, et je me trouvai debout devant mon père.

« Voyez comme il a du chagrin, monsieur Woormans! pardonnez-lui, je vous en prie! » dit Mitche.

Et je répétais : « Pardon! pardon!

— Vous pardonner? répondit sévèrement mon père. Savez-vous ce que vous avez fait? Vous m'avez fait rougir. J'ai vécu quarante-cinq ans sans savoir ce que c'était que la honte, et c'est vous qui me l'avez fait connaître. Mon fils un voleur, un menteur, un lâche qui laisse calomnier une innocente qu'il aurait dû protéger et défendre : voilà ce que c'est que mon fils!

— Il ne savait pas... il ne voulait pas faire

tant de mal... il en est si fâché à présent! Pardonnez-lui, monsieur Woormans! voyez comme il est malheureux! Je lui ai bien pardonné, moi! »

Et Mitche essayait de m'attirer vers mon père, de me pousser dans ses bras. Mais d'un geste il me tint à distance.

« Êtes-vous capable d'être sincère? Racontez-nous tout ce qui s'est passé, tout, entendez-vous? Parlez. »

Je parlai; je ne déguisai rien, je ne cherchai pas d'excuses; j'avouai mon désir déjà coupable de posséder le sansonnet, ma préméditation, mes préparatifs; je racontai l'escalade de la fenêtre, ma fuite, toutes mes angoisses depuis la veille. Je n'avais plus la force ni la présence d'esprit de mentir; et puis j'avais tant souffert de ma fourberie que l'aveu m'était un soulagement.

Quand j'eus fini, mon père me regarda un instant.

« C'est bien la vérité, cela, toute la vérité?

— Oui, toute.

— Vous allez venir, nous vous accompagnerons, et vous répèterez deux fois ce récit-là : une fois dans l'école des filles, une fois dans l'école des garçons. Ce sera le premier pas vers ce pardon que vous me demandez. »

» Je me sentis changer de couleur; mais je n'hésitai pas, et je marchai en chancelant vers la porte. Mitche m'arrêta.

« Oh! pas cela, monsieur Woormans, je vous en supplie! dit-elle en entourant le cou de mon père de ses bras caressants. Voyez, il vous obéit, il y va tout de suite; mais ne l'y envoyez pas, cela me ferait trop de peine. Ayez pitié de lui à cause de moi! Il ne faut pas que mon chagrin soit perdu, cela ne serait pas juste. Pensez donc, on le montrerait au doigt, on l'insulterait comme on a fait pour moi... Je serais trop malheureuse de voir cela! Kobus a été méchant hier, mais tout le reste du temps il a été si bon pour moi! Je vous en prie, monsieur Woormans, ne lui commandez pas cela! »

Elle priait si bien! comment aurait-on pu lui résister? Je fus dispensé de la pénitence publique; ma mère se chargea de porter à madame Duysens la dépouille du sansonnet, en jetant le meurtre sur le dos de Putty, qui ne pouvait pas parler pour se défendre; et les assistants promirent de ne pas la démentir.

Mon père secoua la tête : il n'aimait pas cette façon de se tirer d'affaire par un nouveau mensonge; mais il n'y avait pas autre chose à dire, si on voulait cacher ma faute et disculper Mitche. La lettre du docteur aurait pu faire flotter les soupçons sur un ou plusieurs innocents; on décida de ne pas s'en servir.

Quand ma mère fut partie avec Mitche et la veuve pour aller débiter son conte à la maîtresse d'école, mon père se tourna vers moi.

« Grâce à cette enfant, me dit-il, vous avez échappé à la punition : c'est à vous maintenant de trouver tout seul comment vous pourrez gagner votre pardon. »

Je ne compris pas bien ce qu'il voulait dire.

Je n'avais pas le droit de trouver étonnant qu'il ne m'eût pas pardonné, et je pensai que la manière de gagner mon pardon, c'était de me corriger de mes nombreux défauts. Je m'y appliquai de toutes mes forces, sans me laisser rebuter par les difficultés ; et en quelques mois j'arrivai à ne plus mériter de reproches graves. J'étais devenu un bon écolier, je ne flânais plus, je cherchais à me rendre utile dans la maison, et je fuyais comme la peste le moindre accroc à la vérité. M. Duysens commençait à me citer comme le modèle de la classe, et ma mère ne tarissait pas en éloges sur mon compte. Seul mon père ne semblait pas aussi content de moi que je l'aurais désiré. Quand je rapportais un bon bulletin, quand il avait à se louer de ma conduite ou de mon travail, il me disait : « C'est bien, Kobus ! » et j'étais joyeux de son approbation ; mais je sentais qu'il ne m'avait pas encore pardonné. Était-ce cela qui me rendait malheureux, ou bien un fonds de remords, comme il en reste toujours après une faute tant qu'elle n'a pas été

expiée ? Le fait est que j'avais perdu ma gaieté, et que j'entendais souvent les voisins en faire la remarque à mon père. Il répondait invariablement : « Je l'aime mieux comme cela, » en me regardant d'une façon qui n'était pas sévère, mais qui me paraissait triste. Il ne m'embrassait plus le soir quand je montais me coucher ; il est vrai que j'atteignais treize ans, et que j'étais peut-être un trop grand garçon pour qu'on m'embrassât ; mais il me semblait que ce baiser de mon père m'aurait fait tant de bien ! et je n'osais pas le demander.

Je ne fréquentais plus beaucoup Mitche. C'était peut-être aussi parce que je me trouvais trop grand pour elle, ou que je la trouvais trop petite pour moi ; et puis, quoiqu'elle m'eût pardonné si généreusement, j'étais gêné avec elle ; je sentais qu'elle devait me mépriser tout au fond de son cœur.

Quoi qu'il en soit, je ne la voyais plus guère, si ce n'est à la maison, et c'est pourquoi je ne m'aperçus pas tout de suite que le vide se faisait

peu à peu autour d'elle. L'affaire du sansonnet n'avait pas été bien éclaircie, et il y avait encore des personnes qui ne croyaient pas à l'innocence de Mitche. Madame Woormans disait que c'était sa chatte qui avait pris et tué l'oiseau; mais l'école était bien éloignée de la maison de madame Woormans, et Putty était une chatte sédentaire, qu'on ne rencontrait jamais à l'autre bout du village. Pourquoi n'aurait-elle pas plutôt pris le sansonnet chez Mitche? C'était beaucoup plus près. Et d'ailleurs, on savait que la famille Woormans protégeait Mitche et sa mère; madame Woormans avait peut-être voulu tirer la petite d'un mauvais pas. On s'était dit cela, on se l'était répété, et la pauvre petite Mitche finissait par ne plus trouver de camarades.

Je n'en sus rien, jusqu'au jour où Rosa, la fille de l'aubergiste, perdit son dé d'argent. Elle était très fière de son dé d'argent, et, au lieu de s'en prendre à elle-même, à son étourderie ou à son désordre, elle aima mieux croire et dire qu'on le lui avait volé. Et je le sus, parce que

Jeannette Tromp vint tout animée le raconter à son frère, en ajoutant que « cela devait être encore cette vilaine Mitche. »

« Comment, Mitche! m'écriai-je. Tu mens, Jeannette; Mitche n'a jamais rien pris à personne, elle n'en est pas capable!

— Oh! qui sait? reprit Jeannette. Toi, Kobus, tu la défends, et tes parents aussi; mais vous ne pourrez toujours pas dire que c'est Putty qui a pris le dé. »

Je n'en écoutai pas davantage; j'avais tout compris, et je *savais* ce qu'avait voulu dire mon père. Mon pardon, est-ce que je pouvais le gagner tant que je me dérobais à l'expiation, tant que je jouissais comme un hypocrite d'une bonne réputation volée, pendant qu'on continuait à chuchoter autour de Mitche « que cette affaire-là n'était pas claire », et qu'on accusait la pauvre enfant de tous les détournements dont on pouvait s'apercevoir? Je m'élançai au milieu du groupe des filles, où Rosa pérorait, expliquant en quel endroit de la classe elle était *sûre*

d'avoir laissé son dé. Les autres, tout en l'écoutant, jetaient des regards malveillants vers Mitche, qu'elles avaient laissée un peu à l'écart.

« Qui est-ce qui dit du mal de Mitche? » criai-je d'un ton irrité.

Elles reculèrent; mais Rosa, forte de son droit, répondit hardiment :

« J'avais laissé mon dé tout près de sa place, et il n'y est plus. Elle n'a fait que le regarder hier pendant toute la classe... et puis enfin, on sait bien que personne n'a plus confiance en elle depuis l'histoire du sansonnet. .

— Du sansonnet! Ah! on l'accuse encore! Eh bien, je vais vous la dire, moi, l'histoire du sansonnet!

— Kobus! cria Mitche en se jetant sur moi et en essayant de me fermer la bouche.

— Laisse-moi, Mitche, il faut que je parle; d'ailleurs, il y a assez longtemps que cela me pèse... Cela ne sert à rien de dire la moitié de la vérité et de cacher l'autre... J'ai dit que tu étais innocente, et on n'a pas voulu le croire; à

présent, je dirai qui était le coupable. Holà ! Jans Tromp, Rip Janssen, David, Cornelius ! venez tous entendre l'histoire du sansonnet ! »

Ils accoururent; j'eus un moment d'hésitation, quand je les vis pressés autour de moi, bouche béante; mais ce moment ne dura pas plus qu'un éclair. Sans m'arrêter je fis à haute voix, de mon plein gré, la confession publique que mon père voulait m'imposer six mois auparavant, et que la compassion de Mitche m'avait épargnée. Et quand j'eus fini, comme je n'osais pas regarder mes camarades et que j'allais m'éloigner, tenant dans ma main la main de Mitche, qui s'était serrée contre moi tout le temps que je parlais, Jans Tromp m'arrêta en me disant d'une voix enrouée :

« Ne t'en va pas, Kobus; tu n'étais pas obligé de nous conter tout cela, personne ne t'y forçait : tu t'es conduit comme un brave garçon aujourd'hui, il y a bien de quoi racheter la vieille histoire. »

Il me tendait la main, et je vis aussitôt toutes

les autres mains tendues vers moi. Je regardai Jans : il avait des larmes plein les yeux ; c'est sans doute pour cela que sa voix était si enrouée.

Pendant que je jouissais de ma propre estime, que je venais de reconquérir sans perdre celle des autres, Rosa tira Mitche par sa robe :

« Pardonne-moi, Mitche, je t'en prie... je l'ai retrouvé au fond de ma poche... il s'était fourré dans une pelote de laine... »

Et elle levait en l'air le fameux dé d'argent qui brillait au soleil. Il aurait fallu être bien obstiné pour conserver des doutes sur la probité de Mitche.

Je ne sais pas qui raconta l'histoire à mon père ; mais il la savait déjà quand je rentrai à la maison, car il me donna une poignée de main comme à un homme, et je lui trouvai un air joyeux que je ne lui connaissais plus depuis longtemps. Et le soir, quand, en quittant la salle pour monter me coucher, je lui dis comme à l'ordinaire : « Bonsoir, père ! » il m'ouvrit ses bras en me souriant. Ah ! comme nous nous em-

brassâmes! Il tremblait de joie quand il me disait : « Je ne suis plus honteux, à présent, mon brave Kobus! »

J'avais gagné mon pardon.

— Ah! bien sûr! » s'écria dame Heeren.

Et toutes les commères réunies autour de maître Woormans répétèrent en chœur : — Bien sûr! bien sûr!

« Voulez-vous maintenant que je vous dise mon idée là-dessus? reprit le pilote. C'est que ce n'est pas par une sévérité exagérée qu'on ramène un coupable au repentir. Si mon père m'avait forcé, le jour de ma faute, à faire devant mes camarades cette confession publique dont personne ne m'aurait su gré, je serais sorti de là blanchi à mes yeux, et irrité contre l'univers entier; je n'aurais pas compris qu'on se souvînt de mes torts, et au lieu de chercher humblement à les réparer, je serais devenu de plus en plus mauvais.

La pitié de Mitche me sauva; je fis l'aveu plus tard, de mon plein gré, poussé par un mouve-

ment spontané de mon cœur, et ceux à qui je le fis comprirent très bien le sentiment qui m'avait guidé, puisqu'ils me tendirent la main et me déclarèrent absous par mon repentir.

Mais si j'étais absous à leurs yeux, je ne l'étais pas encore aux miens; et pendant bien des années, quand je rencontrai quelque tentation sur ma route, le souvenir du sansonnet vint me rappeler que j'avais une mauvaise action à réparer et à expier, et que je devais me tenir sur mes gardes pour éviter de retomber dans le mal.

A mesure que le temps s'écoulait pourtant, je dois le dire, ce souvenir perdait de son amertume; cela tenait sans doute à ce que je ressemblais de moins en moins au voleur du sansonnet. Il finit même par me devenir tout à fait étranger; en vérité, quand je fus devenu un homme, il me semblait que ce méchant Kobus n'était plus moi; les autres paraissaient être de mon avis là-dessus. Et Mitche? Ah! Mitche! j'aurais bien voulu connaître son opinion sur

moi. Elle était toujours bonne et douce, et elle me parlait avec amitié; mais m'estimait-elle? J'avais bien envie de le lui demander; seulement, je craignais encore un peu sa réponse.

Je pris mon courage à deux mains, le jour où j'obtins la place de pilote ici où nous sommes, et j'allai trouver Mitche chez sa mère.

« Mitche, lui dis-je, — je ne savais comment lui tourner cela, — tu es toujours restée mon amie depuis... depuis l'affaire du sansonnet... »

Au souvenir de ce sansonnet, que je ressuscitais au bout de dix ans. Mitche me regarda d'un air ébahi, et elle se mit à rire.

« Certainement, Kobus, certainement! répondit-elle. Pourquoi reparles-tu de cette vieille histoire?

— Parce que... je voudrais savoir si tu as de l'estime pour moi.

— Bien sûr! est-ce que tu ne la mérites pas?

— A présent, j'espère que si; mais dans ce temps-là...

— Eh bien, ce temps-là, il est loin, et tu n'es plus le même. Es-tu rassuré?

— Alors tu m'estimes? tu pourrais même avoir du respect pour moi, au besoin?

— Tu veux du respect, à présent? Quel ambitieux! Eh bien, oui, je te l'accorde, mon respect : c'est un sentiment qu'on ne peut pas refuser à un honnête homme.

— Tu as dit un honnête homme, Mitche! je suis content. Ce que j'ai à te demander maintenant, j'enverrai mon père le dire à ta mère. C'est bien comme cela que les choses se sont passées, n'est-ce pas, ma bonne Mitche? » dit tout à coup le pilote, interrompant son récit pour s'adresser à sa femme.

« Mitche! s'écria dame Heeren, c'est madame Woormans qui est Mitche?

— Mon Dieu, oui : Mitche, Marianne, c'est la même chose. Vous voyez par mon histoire qu'elle a toujours été bonne comme aujourd'hui.

— Eh bien, elle vous a rendu bon comme elle, voilà tout! » répliqua dame Heeren.

Et personne ne la contredit.

« Alors, reprit le pilote, si nous revenions un peu à ce pauvre Pieter?

— Ah! oui, c'était à propos de lui... Eh bien, s'il se repent, s'il se conduit comme il faut, on verra à avoir de l'indulgence pour lui... A tout péché miséricorde! »

LE MAITRE DE PAPILLON

Le maître de Papillon se nommait Grégoire, et c'était un pauvre garçon sous tous les rapports. D'abord, il était orphelin, et il l'avait même été si jeune, que c'était à peine s'il se souvenait vaguement d'avoir eu un père et une mère. Un oncle l'avait élevé en lui donnant plus de taloches que de friandises : l'oncle Guillaume était avare, et, n'eût été le respect humain, il aurait volontiers laissé mettre le fils de sa sœur aux Enfants-Trouvés plutôt que de le prendre chez lui. Il ne l'avait pas envoyé à l'école, parce qu'à l'école il aurait fallu payer.

Il l'avait employé de bonne heure à sarcler les champs, à garder les oies et les moutons, et à faire tous les ouvrages que peut faire un enfant à la campagne. Grégoire grandit tristement : il ne jouait guère, son oncle ne lui en laissait pas le temps; et quand il se hasardait parmi les garçons de son âge, il recevait souvent d'eux des railleries et des rebuffades. On se moquait de ses vêtements, qui étaient toujours trop courts et trop étroits, parce que l'oncle ne les remplaçait que lorsqu'ils tombaient en lambeaux; on s'en moqua bien davantage par la suite, quand l'oncle le jugea assez grand pour hériter de ses vêtements à lui; comme il s'avisa de cela deux ou trois ans trop tôt, le pauvre Grégoire, perdu dans des vestes et des culottes où on aurait pu loger deux garçons de sa taille, avait l'air d'un épouvantail à moineaux, bon à percher sur un cerisier. Et puis il était gauche et maladroit, et ne réussissait pas dans les jeux et les exercices des autres enfants : peut-être était-ce faute d'habitude.

Pour toutes ces raisons, les quolibets pleuvaient dru sur lui comme grêle, et le pauvre garçon, timide par nature, le devenait encore davantage : il ne faisait plus que des bévues dès qu'il se sentait observé. Quelle bonne fortune pour les loustics du village qu'un être pareil, à qui on pouvait jouer tous les tours possibles sans qu'il se vengeât ni par des paroles ni par des coups, tant il était doux et inoffensif et tant il avait la réplique difficile!

A seize ans, il était arrivé à une taille de grenadier et à un appétit qui indignait et stupéfiait l'oncle Guillaume, lorsqu'un des habitants du village, se trouvant la bourse bien garnie, eut l'idée de se faire bâtir une nouvelle maison, et fit venir pour cela des maçons de la ville. Grégoire, passant par là, s'arrêta pour les regarder travailler, et leur travail lui parut amusant. Un des maçons, le voyant, bouche béante, planté sur ses deux jambes écartées et les mains dans les poches d'un vieux pantalon de l'oncle Guillaume (Grégoire recommençait à être habillé

trop court et trop serré, l'oncle étant de moins belle taille que lui), l'interpella en ces termes :

« Hé! garçon, si tu n'as rien à faire, passe-moi donc ces pierres qui sont en tas à côté de toi! »

Grégoire rougit de plaisir et se mit vite à la besogne. Au bout de cinq minutes, les maçons lui firent des compliments, tout en riant de sa gaucherie, car il y a une manière de porter des pierres, et il ne s'y prenait pas avec grâce; mais il allait vite, il était complaisant et ne craignait pas de se fatiguer. Au bout d'un quart d'heure il causait avec ses compagnons de travail; au bout d'une heure il leur avait raconté son histoire, et il exprimait son enthousiasme pour un métier où l'on recevait tous les soirs un certain nombre de sous dont on pouvait faire ce qu'on voulait. Le pauvre Grégoire n'avait jamais possédé un rouge liard.

Le maître maçon, le voyant fort et plein de bonne volonté, lui proposa de l'engager.

« Oh! si mon oncle voulait! dit Grégoire.

— J'irai lui parler, » répondit le maître maçon.

Justement, l'oncle Guillaume cherchait à se débarrasser de son neveu. Le fils de l'oncle Guillaume, qui était soldat, allait finir son temps de service et revenir au village ; il suffirait à cultiver les terres paternelles, et Grégoire deviendrait une bouche inutile. Et quelle bouche ! ce n'était pas une bouche oisive, assurément. L'oncle Guillaume donna donc à Grégoire son consentement et sa bénédiction, et Grégoire quitta le village.

Tout ceci se passait longtemps avant que Grégoire devînt le maître de Papillon ; car ce fut à Paris qu'il rencontra l'ami qui devait exercer une si grande influence sur sa vie.

D'apprenti il était passé ouvrier maçon (ouvrier médiocre, il faut le dire), quand, un dimanche, se promenant dans la campagne, il entendit de petits gémissements qui lui firent pitié. Il chercha d'où ils venaient : sur un petit fumier qui dépendait d'une assez belle propriété, il aperçut plusieurs petits chiens. La

maison appartenait à un savant médecin qui faisait des expériences *in anima vili*, et les petits chiens étaient ses dernières victimes. Grégoire se baissa, les prit un à un, les retourna, les palpa : trois étaient morts, un autre agonisait; le cinquième ne voulait pas mourir, et c'était lui qui gémissait si plaintivement. Grégoire le mit dans sa blouse et l'emporta.

Acheter un sou de lait chaud à une vieille femme qui vendait du café au lait aux passants, le faire boire au petit chien, frotter celui-ci bien doucement pour le réchauffer, c'était l'idée qui devait venir à tout le monde : aussi elle vint à Grégoire; et il y eut bientôt un attroupement de badauds autour de cet ouvrier assis sur une pierre, insinuant du lait goutte à goutte entre les mâchoires d'un chien malade. Quelques-uns se moquaient de lui; mais les bonnes âmes s'apitoyaient sur le pauvre animal, et une femme qui demeurait tout près proposa à Grégoire d'entrer chez elle, où elle ferait une flambée pour réchauffer la pauvre petite bête. Et le chien,

étendu sur les genoux de Grégoire devant un bon feu, se ranima bientôt tout à fait. Il commença à laper de sa langue rose le lait que lui donnait l'ouvrier, et quand il eut la force de comprendre sa situation, ce fut la main de Grégoire qu'il lécha en signe de reconnaissance. Puis il se mit à courir, à tourner, à sautiller dans la chambre, si vif et si preste, que la bonne femme qui lui avait donné asile déclara qu'il avait l'air d'un petit papillon blanc. Et le nom lui en resta.

Grégoire l'emporta chez lui, et à partir de ce jour-là la vie lui parût un paradis. Il avait un ami! et un ami dont il se plaisait à reconnaître la supériorité. « Papillon a bien plus d'esprit que moi, » disait-il. Il avait peut-être raison; du moins, Papillon avait infiniment plus d'esprit comme chien que Grégoire comme créature humaine; mais comme l'un n'était pas jaloux et que l'autre n'avait aucun orgueil, ils s'arrangeaient parfaitement bien ensemble.

Le matin, c'était Papillon qui réveillait Grégoire, non pour le rappeler à son ouvrage et à

son devoir, que Grégoire n'eût point oubliés, mais parce qu'il était pressé de lui dire bonjour. Et c'étaient des joies, des caresses, des cabrioles à n'en plus finir. On déjeunait ensemble, et Papillon s'en allait au travail, trottant sur les talons de Grégoire ; quand le trajet était trop long, Grégoire prenait Papillon sur son épaule, et le chien s'y tenait droit, assis sur sa queue et appuyé sur ses pattes de devant, sa tête ne dépassant guère l'oreille de son maître.

C'est assez dire que Papillon n'était pas grand ; il n'était pas plus gros que le poing de Grégoire, depuis que celui-ci, pour le tenir propre plus aisément, ou parce qu'il trouvait que cela lui allait bien, lui avait rasé tout le train de derrière. Mais il lui avait laissé un beau bouquet de poils au bout de la queue, et sur la tête une superbe crinière, longue et soyeuse, qui retombait jusque sur ses yeux brillants et noirs. Papillon était tout blanc et toujours parfaitement propre ; quoique, de par le métier de son maître, il dût vivre au milieu du mortier, il savait

se conserver net comme une hermine. Ce ne sont là que des qualités extérieures; mais Papillon en avait bien d'autres. C'était le chien le plus intelligent qu'on pût voir; et comme son intelligence était gouvernée par un excellent petit cœur, il ne s'en servait que pour bien faire. Par sa grâce, par sa gentillesse, par tous les charmes de sa petite personne, il s'était fait des amis de tous les camarades de son maître; mais il n'acceptait pas sans distinction tous les hommages; pour être l'ami de Papillon, il fallait d'abord être l'ami de Grégoire. Quiconque avait joué quelque mauvais tour au maître pouvait renoncer aux bonnes grâces du chien : il avait beau siffler, appeler Papillon de la voix la plus engageante, lui présenter le morceau le plus alléchant, Papillon lui tournait le dos avec un dédain superbe; ou bien, redressant sa queue et se plantant raide sur ses quatre pattes, le cou tendu, la tête haute, la crinière hérissée, il le poursuivait de jappements hostiles. Mais qu'un ami de Grégoire, un bon garçon qui lui donnait



des poignées de main et qui se montrait bon camarade envers lui, fît le moindre signe à Papillon, le petit chien accourait et prodiguait toutes ses grâces. Il faisait le beau, se tenait debout sur ses pattes de derrière, dansait, saluait de sa patte droite, et acceptait la moindre bouchée de pain sec avec un air de gratitude. Il savait très-bien qu'il y a en ce monde des mains qu'il faut lécher et des mains qu'il faut mordre; et on n'avait pas besoin de lui apprendre lesquelles.

Papillon valut bien des amis à Grégoire. C'était un si amusant petit compagnon! On fit la cour au maître pour pouvoir jouer avec le chien, et l'heure du repas des ouvriers devint une heure d'étude pour Papillon. On lui enseigna des tours à rendre Munito jaloux; un ancien soldat lui apprit à faire l'exercice avec un bâton; on l'exerça à trouver des objets cachés, à choisir la carte qu'on lui désignait, à jouer aux dominos; et on riait aux larmes à chaque nouvelle prouesse de Papillon. Les compagnons de Grégoire en oubliaient parfois d'aller au caba-



UN ANCIEN SOLDAT LUI APPRIT A FAIRE L EXERCICE.

ret : Papillon était, sans le savoir, un grand moralisateur.

Il n'est pas besoin de demander si Grégoire aimait Papillon. Le pauvre garçon, dont chacun s'était moqué depuis qu'il était au monde, et qui n'avait trouvé que rudesse dans le seul parent qu'il eût, rencontrait enfin un être qui se montrait heureux de son affection. Aussi la lui accordait-il sans mesure, et faisait-il de Papillon la grande préoccupation de sa vie. Le soigner, le caresser, le faire beau, lui réserver les meilleurs morceaux, lui ménager une place fraîche en été et le réchauffer contre sa poitrine en hiver, lui parler comme si le chien eût pu lui répondre (je ne dis pas l'entendre, car Grégoire était persuadé que Papillon l'entendait et le comprenait tout aussi bien qu'un chrétien), c'étaient les plus chères occupations de Grégoire. Grâce à Papillon, il n'était plus seul au monde, et il se trouvait si bien de ce petit ami à quatre pattes qu'il ne l'eût pas troqué contre n'importe quel compagnon faisant partie de la race humaine.

Papillon avait-il un ennemi, ou faut-il croire qu'il y a des gens qui font le mal sans but et sans raison, pour le seul plaisir de le faire? Je ne sais, mais un jour que Grégoire était occupé tout en haut d'un échafaudage et que Papillon, couché en rond sous un rayon de soleil, faisait tranquillement sa sieste au pied de la maison, un caillou lancé par une main malfaisante vint l'éveiller en sursaut et lui fit pousser des cris douloureux. A ces cris, Grégoire, inquiet et indigné, se retourna brusquement; le pied lui manqua, il perdit l'équilibre et tomba sur le pavé.

Les gens qui virent passer un brancard couvert, porté par des maçons et suivi par un petit chien blanc qui gémissait à fendre l'âme, s'étonnèrent et demandèrent ce qui était arrivé; et on se répéta bientôt, de loge en boutique et de boutique en loge : « C'est un pauvre ouvrier qui s'est tué en tombant d'un échafaudage; on le porte à l'hôpital, et son chien ne veut pas le quitter. » Et l'on s'apitoyait sur le malheur

de l'ouvrier, et l'on s'attendrissait sur la fidélité du chien.

Pourtant Grégoire n'était pas mort : un tas de sable et de débris avait amorti sa chute, et le chirurgien qui le visita déclara qu'il pourrait en revenir. Il resta huit jours sans connaissance. Au bout de ces huit jours, on entendit sortir du lit numéro 24, où l'on l'avait couché, une voix faible qui disait avec un accent inquiet : « Papillon. »

Papillon était là. Il avait suivi le brancard qui portait son maître à l'hôpital ; il faisait sombre quand on y était arrivé, et à la faveur de la nuit il avait pu, en se glissant entre les jambes des porteurs, franchir la porte interdite aux visiteurs de son espèce. Pendant que la sœur, les infirmiers et le chirurgien s'empressaient autour du blessé, personne n'avait fait attention à Papillon, qui se tenait coi, comme s'il eût compris qu'un jappement intempestif le ferait expulser de la salle. Il avait attendu ; il avait laissé-partir tout le monde, et s'était ensuite

glissé dans le lit à côté de son maître, comme il avait coutume de le faire tous les soirs.

Le lendemain matin, l'interne qui était venu renouveler le pansement fut fort étonné de voir une crinière blanche mêlée aux cheveux bruns du malade : il découvrit Papillon, qui, sans manifester aucune confusion, se mit à lécher le visage de son maître pour le réveiller, et qui, voyant qu'il ne se réveillait pas, poussa des gémissements plaintifs. On essaya de l'emporter; il résista d'une façon si suppliante, si douloureuse et si tendre, que la sœur de la salle en eut pitié. Il était si petit, il tenait si peu de place, il faisait si peu de bruit! On n'avait qu'à ne pas paraître s'apercevoir de sa présence. Et Papillon resta.

Quand son maître, après huit jours de silence, prononça enfin son nom, Papillon devint comme fou de bonheur, et exprima son contentement à sa manière. Tous les malades se soulevaient dans leur lit et riaient en voyant les cabrioles frénétiques du petit chien et en écoutant ses cris de joie, cris articulés, modulés, qui for-

maient un langage bien clair et bien facile à comprendre. — « Te voilà donc réveillé ! tu me reconnais, tu m'entends, tu m'aimes toujours ! Pourquoi es-tu resté si longtemps sans me parler ? Est-ce que tu ne m'aimais plus ? est-ce que tu étais fâché contre moi ? qu'est-ce que je t'avais fait ? » Et la petite langue rose passait sur le visage du pauvre blessé, qui souriait à son chien avec des larmes dans les yeux.

Il était bien maigre, le pauvre Papillon : ces huit jours avaient été pour lui huit jours de jeûne. Toutes les instances des infirmiers et des convalescents pour lui faire accepter une pâtée étaient restées vaines ; il n'avait consenti à se nourrir que de ce qu'on donnait à son maître, et quelques gouttes de bouillon par-ci par-là avaient tout juste suffi à l'empêcher de mourir de faim. Il se dédommagea en recevant un copieux déjeuner de la main de Grégoire, la seule main, hélas ! qui lui restât désormais : le poignet gauche, brisé, avait dû subir l'amputation ; et le pauvre mutilé, dès qu'il eut pu rassembler

ses idées, se demanda ce qu'il allait devenir. Il eut le loisir d'y songer pendant sa longue convalescence; mais il n'avait encore rien trouvé lorsqu'il sortit de l'hôpital, guéri, mais manchot et boiteux; une de ses jambes, difforme et faible désormais, ne pouvait plus le soutenir, et ce fut appuyé sur deux béquilles dont l'hôpital lui avait fait présent qu'il revint à son ancien domicile, précédé de Papillon qui trottait joyeusement, ne se rendant pas bien compte de la situation. La première chose à faire, c'était de le quitter, ce domicile! Comment habiter désormais un sixième étage? Grégoire donna donc congé de cette chambre où il avait vécu si heureux avec Papillon.

Quels regards de regret il jeta à la fenêtre où grimpaient si gaiement les pois de senteur et les capucines! Où logerait-il maintenant? comment payerait-il son loyer? quel ouvrage était-il capable de faire? Il ne savait aucun métier, et d'ailleurs ceux qu'on peut faire d'une seule main ne sont pas nombreux. Il eut beau

chercher, s'informer, demander, il arriva à son dernier sou sans avoir trouvé le moyen d'en gagner d'autres.

C'était le soir; il avait déjeuné le matin d'un reste de pain, et il n'avait ni dîné ni soupé, ni Papillon non plus. Grégoire, las et désolé, s'était assis sur un banc, et songeait, le front appuyé sur sa main et sa main sur la poignée d'une de ses béquilles. Papillon tournait autour du banc, et venait de temps en temps se mettre debout devant son maître, faisant le beau et saluant de sa patte droite, comme il avait coutume quand il demandait à manger; et le pauvre Grégoire, qui n'avait rien à lui donner, ne lui répondait que par des larmes.

Une cloche sonna, une porte s'ouvrit, et une nuée d'enfants s'envola d'un pensionnat voisin, à la façon d'une bande de moineaux bavards. Des chiens accoururent au-devant d'eux : quelques écoliers s'arrêtèrent, fouillèrent dans leurs paniers et en tirèrent des morceaux de pain. Papillon, qui regardait, vit les morceaux de pain

voler en l'air; les chiens sautaient pour les attraper, et les écoliers riaient. Papillon eut une idée : pourquoi n'aurait-il pas, lui aussi, part à cette distribution de vivres? Il s'approcha; mais comme c'était un chien bien élevé, il formula sa demande d'une façon polie, en faisant le beau et en saluant avec sa patte de devant.

Un petit garçon l'aperçut.

« Oh! le joli petit chien! s'écria-t-il. Un chien savant! il demande comme un chien de la foire! »

Et il lui jeta une belle tartine où il restait encore un peu de rillettes. Papillon la saisit à la volée; puis, comme il avait des habitudes civilisées, il ne se mit pas à la dévorer dans la foule, et il l'apporta à son maître. Le pauvre Grégoire étendit la main vers la tartine par un tel mouvement d'affamé, que l'écolier, qui avait suivi des yeux Papillon, comprit tout de suite que cet infirme n'avait pas dîné. Il vit Grégoire détacher quelques bribes de la tartine et les donner à Papillon; Papillon mangeait avide-

ment, mais l'appétit d'un si petit personnage fut bientôt satisfait, et ce fut Grégoire qui mangea le reste de la tartine. Le pauvre homme avait encore faim, et il dit tout bas à son chien : Va, Papillon, va en chercher d'autre!

Le chien comprit, et retourna à l'enfant qui lui avait donné la tartine.

Celui-ci était charmé de sa petite comédie.

« Voyez donc! dit-il à ses camarades, le petit chien qui porte du pain à son maître! »

Et Papillon n'eut plus que l'embarras du choix; plus de vingt écoliers l'appelaient, l'entouraient, lui offraient les restes de leur goûter. Papillon prenait, portait à Grégoire, revenait aux enfants : Grégoire eut bientôt plus de pain qu'il n'en pouvait manger en un jour.

Cependant les enfants étaient curieux de faire plus ample connaissance avec le joli petit chien; ils le suivirent et vinrent entourer le banc où était assis Grégoire; et Grégoire, les entendant exprimer leur admiration pour Papillon, les salua et dit : « Papillon, remercie ces mes-

sieurs. » Papillon remercia à sa manière ; et, la glace étant ainsi rompue, on caressa Papillon et on causa avec son maître.

Grégoire, interrogé sur ses infirmités, raconta son accident, et les écoliers émus de pitié fouillèrent dans leurs poches, où, parmi les billes, les bouts de crayon, les toupies et les pelotes de ficelle, se trouvaient encore quelques sous, qu'ils offrirent à Papillon. Papillon, habitué à rapporter, sut très bien prendre délicatement une pièce de monnaie et aller la déposer dans la main de son maître, retourner à qui l'appelait et recommencer le même manège tant que les enfants eurent quelque chose à donner. On se sépara enfin, et plus d'un écolier dit en s'en allant :

« Au revoir, Papillon ! »

A partir de ce jour, ce fut Papillon qui nourrit Grégoire. L'ouvrier avait d'abord été un peu triste de demander, lui qui avait toujours gagné honnêtement sa vie ; mais que pouvait-il faire, après tout ? Ce n'était pas sa faute s'il

était incapable de tout travail : entre amis, le tien et le mien doivent être inconnus, et l'on ne doit pas rougir de recevoir des services qu'on a rendus soi-même pendant longtemps et qu'on rendrait encore si on le pouvait. Grégoire avait sauvé, soigné et nourri Papillon ; à son tour Papillon nourrissait Grégoire, et cet échange de bons procédés resserrait les liens de leur amitié mutuelle.

Leur nouvelle vie ne fut pas malheureuse. Grégoire avait trouvé une petite chambre au rez-de-chaussée et s'y était installé avec Papillon. Il mettait un peu plus de temps que par le passé à s'habiller, à peigner Papillon et à faire son pauvre ménage ; mais il importait peu : sa journée ne commençait plus d'aussi bonne heure qu'autrefois. Il se rendait sur quelque promenade, à l'heure où les enfants s'y réunissaient, et s'asseyait sur un pliant, avec ses béquilles près de lui ; et Papillon, accroupi à ses pieds, suivait les passants d'un œil intelligent. Il savait bien deviner à qui il fallait et à qui il ne

fallait pas s'adresser ; il laissait passer les mines d'avares, les vieilles dames conduites en laisse par un roquet (il avait remarqué sans doute qu'elles avaient l'égoïsme du chien et ne daignaient jamais accorder un regard à un autre quadrupède que le leur propre) ; il laissait passer les jeunes élégants uniquement préoccupés de leurs bottines trop étroites et de leur pantalon trop large ; il n'espérait rien des dames couvertes de bijoux et enfarinées de poudre de riz. Mais il comptait sur les enfants, race joyeuse, qui aime tout ce qui est petit et caressant ; il attendait avec confiance l'aumône des vieux militaires, qu'il saluait en portant sa patte à la hauteur de son oreille ; il devinait les femmes compatissantes et en général les gens au cœur pitoyable. Aussi, grâce à lui, Grégoire n'eut jamais le chagrin de s'entendre dire : « Fainéant ! allez donc travailler ! » Aux gens qui auraient été capables de lui parler ainsi, Papillon ne demandait jamais rien.

Comment s'y prenait-il pour demander ? C'é-



ASSIS AUX PIEDS DE SON MAITRE.

tait bien simple : assis aux pieds de son maître, il tenait entre ses dents un léger petit panier qu'il présentait aux passants, non sans les saluer de sa patte droite; et il saluait encore, en signe de remercîment, lorsqu'on lui avait donné. Il arrivait parfois qu'un enfant qui n'avait pas un sou dans sa poche s'arrêtait devant Papillon pour le plaisir de le caresser et de lui faire des compliments; Papillon, reconnaissant, remerciait tout comme s'il eût reçu une aumône; il n'avait pas l'âme vénale et savait apprécier les bons procédés. Grégoire n'était pas intéressé non plus; il souriait avec complaisance quand on paraissait comprendre le mérite de Papillon.

Peu à peu Grégoire s'enhardit. Il avait vu, quand il était valide, dans les fêtes des environs de Paris, des estropiés, des aveugles, qui demandaient la charité. Pourquoi n'essayerait-il pas d'y aller aussi? Cette pensée lui vint au printemps; à l'automne, il avait assisté à toutes les foires et à toutes les fêtes, à quatre ou cinq

lieues à la ronde. Papillon était dans ce rayon aussi célèbre que peut l'être un chien, et la bourse de Grégoire était rondelette. Grégoire s'en réjouissait; au moins, quand il ferait bien froid en hiver, on pourrait rester chez soi, et même y allumer un peu de feu, et Papillon, qui aimait tant la chaleur, se coucherait en rond devant le foyer au lieu d'aller s'enrhumer dehors. Grégoire prenait tant de soin de Papillon! il ne le gardait jamais longtemps assis avec son panier dans les dents; il lui ôtait le panier dès qu'il le jugeait fatigué, en lui disant: « Va courir, Papillon, va jouer avec les camarades! » Des camarades chiens, il n'en manque jamais, et Papillon avait vite fait d'engager une belle partie. Grégoire le surveillait du regard, attentif à le rappeler dès que la partie menaçait de trop s'animer et de devenir dangereuse pour la queue ou les oreilles de Papillon. Les bonnes d'enfants ne sont pas toutes aussi soigneuses que Grégoire.

Vers la fin de l'hiver, le facteur de la poste

aux lettres pénétra pour la première fois dans le domicile de Grégoire. Grégoire ne fit pas grande attention à la lettre qu'il lui remit; d'abord, il ne savait pas lire, et puis Papillon était malade, et tout le reste de l'univers disparaissait aux yeux de Grégoire.

Pourtant, voyant passer sur le palier un voisin qui savait lire, il l'appela. Le voisin entra, lut la lettre, et apprit à Grégoire qu'il y avait du nouveau dans son village natal. Le fils de l'oncle Guillaume était mort par accident, et l'oncle Guillaume lui-même venait de succomber à une pleurésie. Grégoire héritait, sans compétiteurs, de la fortune de l'oncle Guillaume.

On ne peut pas dire que cette nouvelle ne lui fut pas agréable. « Je vais faire venir un grand médecin pour guérir Papillon! » s'écria-t-il. Et il manda, en effet, le vétérinaire le plus renommé du quartier.

Le vétérinaire était un brave homme. Il ne crut point aux sommes fabuleuses que lui promettait Grégoire pour prix de la guérison de

Papillon; il pensa que le pauvre garçon avait perdu la tête; mais il vit qu'il avait affaire à un malade précieux, au gagne-pain d'un pauvre infirme, et il soigna Papillon comme il eût fait du chien d'une duchesse. Il prescrivit des médicaments, aida lui-même à les administrer, revint plusieurs fois. — « Sauvez-le, monsieur, sauvez-le! » lui disait Grégoire en pleurant.

Il veilla toute la nuit près de son chien brûlant de fièvre. Il le caressait, lui donnait les noms les plus tendres, et son cœur bondissait de joie lorsqu'il avait réussi à obtenir de Papillon un regard ou un coup de langue. — « Il était plus malade que cela quand je l'ai pris, pensait-il, et je l'ai guéri; il en reviendra, et nous serons heureux, à présent que nous sommes riches! »

Mais l'heure de Papillon était venue. Quand les premiers rayons du jour éclairèrent la chambre de Grégoire, Papillon entr'ouvrit encore les yeux, souleva sa tête comme pour quêter une caresse, remua faiblement la queue; puis il re-

ferma ses yeux mourants et demeura immobile. Grégoire n'avait plus d'ami.

Pauvre Grégoire! il fut longtemps sans croire à son malheur; il caressait Papillon, le palpait, le réchauffait de son haleine et de ses baisers, lui disait en pleurant mille tendres paroles, essayait de lui faire avaler quelques gouttes de potion. Soins inutiles! les yeux de Papillon devenaient ternes et fixes, et ses membres se raidissaient : la vie était partie, et ni soins ni larmes ne la feraient revenir. Grégoire finit par comprendre la triste vérité; il cessa de lutter, et s'en alla déposer le pauvre petit chien sur son lit, sur ce lit où ils avaient si longtemps dormi ensemble. Il l'arrangea en rond, dans la pose qu'il prenait le plus souvent; il peigna ses longs poils soyeux, il lui fit sa toilette une dernière fois, et puis, prenant une chaise, il s'assit auprès lui.

Ses regards tombèrent sur la lettre qu'il avait reçue la veille et qui était restée ouverte sur la table, et cette vue lui fit mal, comme une ironie

du sort. — « Papillon aurait été si heureux! se dit-il; c'est bien la peine à présent! » Et il resta là, immobile, à contempler son petit ami.

Le lendemain, les voisins, n'entendant aucun bruit chez Grégoire, se rappelèrent qu'il y avait plus de vingt-quatre heures qu'on ne l'avait vu sortir. On frappa à sa porte, qu'il n'avait pas l'habitude de fermer à clef, et comme il ne répondait point, on entra. On le trouva étendu sur le lit à côté de Papillon : le chien était mort, et le maître était bien malade, si malade, que ses voisins, qui ne savaient pas sa nouvelle fortune, le firent porter à l'hôpital.

Ce n'était pas l'hôpital où il avait été soigné après son accident; il y était inconnu, et les sœurs et les infirmiers ne comprirent point ce que signifiait ce mot « Papillon! » qu'il répétait sans cesse dans son délire. Vers la fin de la nuit, la connaissance lui revint, et la sœur, jugeant que sa vie s'en allait, vint lui parler de Dieu et du paradis. Le mourant rouvrit les yeux à ce mot.

« Croyez-vous que Papillon y sera? » murmura-t-il.

La sœur ne savait pas ce que c'était que Papillon; elle pensa que c'était quelqu'un que ce pauvre homme avait beaucoup aimé, et ne voulant, à ce moment suprême, ni lui faire de la peine ni s'engager trop, elle lui répondit simplement : « Dieu est bon! »

Le pauvre Grégoire trouva sans doute la réponse suffisante, car il sourit en refermant les yeux et resta calme jusqu'à sa fin.

Quand la nouvelle de sa mort se fut répandue dans le quartier, le vétérinaire vint réclamer le corps de Papillon; il le fit empailler avec soin et le conserva, pensant que Grégoire, s'il avait vécu, lui aurait certainement rendu cet honneur. « Car, dit-il, je n'ai jamais vu un homme et un chien s'aimer comme ces deux-là. »

LE PRIX D'HONNEUR

I

« Regardez donc au coucou, Anna Ivanovna; vous en êtes plus près que moi. Quelle heure est-il?

— Mon Dieu! Athanase Petrovitch, vous êtes bien occupé de l'heure aujourd'hui. Vous avez encore le temps d'attendre : il s'en faut de trois quarts d'heure qu'il soit midi.

— Hum! trois quarts d'heure... Êtes-vous bien sûre, Anna Ivanovna, que le coucou ne retarde pas?

— Retarder, le coucou? le propre coucou de feu mon père? Il n'a jamais retardé d'une mi-

nute dans sa vie; il avancerait plutôt... je veux dire qu'il va comme l'horloge du Kremlin en personne.

— Ne vous fâchez pas, Anna Ivanovna; nous avons donc encore trois quarts d'heure à attendre... Elle est là, tout prête, la montre; je l'ai fait visiter par mon vieil ami l'horloger Michel Borof, et il a déclaré qu'elle était aussi bonne que quand il me l'avait vendue... Je voudrais bien avoir à la donner aujourd'hui... Pourrez-vous nous offrir un bon dîner, Anna Ivanovna, si... ce que nous désirons arrive?

— Est-ce que vous avez besoin de vous occuper de cela, Athanase Petrovitch? Le dîner, c'est mon affaire, ce me semble, comme la vôtre est de le manger. Soyez tranquille : on aura de quoi manger, et de quoi boire aussi.

— A la santé de...

— Oui, de qui? Je sais bien à qui vous pensez, Athanase Petrovitch; vous croyez que Sonya aura le prix, parce que c'est votre favorite, et qu'elle reste auprès de vous à étudier, pendant

que Sache vient m'aider au ménage. Moi, je suis sûre que si l'un des deux a le prix... car ils pourraient bien ne l'avoir ni l'un ni l'autre... Au fait, je parie que c'est une idée qui ne vous est pas encore venue; dites, savez-vous qu'ils pourraient bien ne pas vous rapporter de prix du tout?

— Je le sais très bien, Anna Ivanovna; et même je n'en serais pas étonné : ils sont bien jeunes tous les deux, et c'est la première fois qu'ils concourent. Mais j'ai promis la montre pour les encourager à travailler... Vous rappelez-vous, Anna Ivanovna, la joie de notre pauvre Nadèje quand je lui ai donné cette montre?

— Oui, dit Anna Ivanovna, attendrie par ce souvenir, oui, je me rappelle bien; pauvre ange! Vous aviez déjà vos douleurs dans ce temps-là, vous n'aviez pas pu venir à la fête de l'école; moi, j'y étais allée. Seigneur! quelle joie, quand j'ai entendu ce beau général, en habit tout doré, dire tout haut le nom de notre Nadèje! quand je l'ai vue monter sur cette estrade où il y avait

de si beaux tapis et tant de beau monde, et recevoir le prix d'honneur! On l'a applaudie, la musique a joué pour elle... et elle ne paraissait pas embarrassée du tout, la chère petite! En retournant à sa place, elle m'a cherchée des yeux, et quand elle m'a vue, elle m'a envoyé un baiser de loin, en souriant si gentiment...

— Et vous n'avez pas attendu la fin de la cérémonie, Anna Ivanovna; vous êtes revenue bien vite m'annoncer la grande nouvelle.

— Oui; et la joie vous a donné des jambes, car vous avez pris votre bâton, et vous avez été chez l'horloger. Et quand Nadèje est revenue, vous lui avez pendu au cou une belle montre d'argent... Pauvre petite, l'aimait-elle! Dans sa dernière maladie, quand elle ne pouvait presque plus parler, elle me faisait encore signe, tous les soirs, de remonter sa montre. »

Anna Ivanovna essuya une larme.

« Dieu nous l'a reprise, ma pauvre femme, dit doucement Athanase Ivanovitch; mais il nous a laissé d'autres enfants, et maintenant

nous voyons grandir nos petits-enfants... Sonya me rappelle tout à fait notre pauvre Nadèje.

— Oh! elle est bien moins jolie. C'est Sache qui est beau! tout le portrait de son père, notre Nicolas; et, ce n'est pas pour vous flatter, Athanase Petrovitch, mais Nicolas vous ressemble tout à fait quand vous étiez jeune...

— Est-ce que je ne les entends pas? interrompit Athanase Petrovitch. Allez donc voir à la porte, Anna Ivanovna! »

Athanase Petrovitch n'avait point entendu ceux qu'ils attendaient; mais il les avait devinés, apparemment, car Anna Ivanovna, ayant mis sa main au-dessus de ses yeux, à cause du soleil, pour mieux voir, aperçut tout au bout de la rue un groupe qui s'approchait. Elle reconnut bientôt sa bru Catherine, femme de son fils Nicolas, contre-maître à bord d'un vaisseau du tsar, et ses deux enfants, Sache et Sonya.

« Les voilà! » cria-t-elle à son mari.

Et le vieux Athanase Petrovitch, malgré l'envie qu'il en avait, ne se leva point de son grand

fauteuil pour aller au-devant de ses petits-enfants : il était de sa dignité de grand-père de les attendre. Seulement, il tâta au fond de sa poche la boîte qui contenait la montre de Nadèje, et il se répéta, pour être prêt à le prononcer au besoin, le petit discours qu'il avait préparé : « Mes chers enfants, j'ai promis de donner cette montre, qui a appartenu à ma chère fille Nadèje, aujourd'hui en paradis, au premier de vous qui m'apporterait le prix d'honneur de l'école. Viens donc, toi, — le nom restait en blanc, — qui fais aujourd'hui la gloire de la famille, recevoir de mes mains cette montre, avec tous les souhaits de ton aïeul pour qu'elle ne te marque que des jours heureux. »

Athanase Petrovitch était content de son petit discours ; mais à qui l'adresserait-il ? Bah ! à personne, sans doute ; les enfants avaient beau être savants pour leur âge, il y avait bien dans la ville des enfants aussi savants qu'eux. Pourtant Sache avait tant d'esprit ! il apprenait tout ce qu'il voulait. Et Sonya était si laborieuse, si

appliquée! elle comprenait si bien ses leçons, quand elle se les était fait expliquer par son grand-père! Aussi elle était sa favorite, comme Sache était le favori de sa grand'mère. Anna Ivanovna l'aimait parce qu'il était grand et fort, et qu'elle le trouvait beau; il lui bêchait ses plates-bandes, il lui tirait de l'eau du puits, il lui sciait son bois: un homme n'eût pas mieux fait. Anna Ivanovna était une petite femme, et à cause de cela peut-être elle faisait grand cas de la force physique : cette petite Sonya était délicate, pâle, elle ne remuait pas assez; enfin elle lui préférait son frère, et c'était souvent un sujet de discussion entre le mari et la femme : Athanase Petrovitch ne cachait pas sa préférence pour Sonya.

La porte s'ouvrit, et Sonya entra la première. Sa mère la suivait, et Sache se tenait un peu en arrière, regardant obstinément la pointe de ses souliers : il avait l'air vexé et honteux. Sonya brandissait une grande enveloppe couverte de cachets officiels.

« Voilà, grand-père, le prix d'honneur! s'écria-t-elle en tendant la grande lettre à Athanase Petrovitch.

— Vraiment! toi, ma chérie! le prix d'honneur! Ah! ma chère petite Nadèje... Sonya, veux-je dire... mais, vois-tu, cela me rajeunit de trente ans. Voyons, mes lunettes, que je lise... où sont donc mes lunettes? Ah! je les ai sur le nez... C'est bien cela! un papier tout pareil à celui de Nadèje... Je l'ai encore; il est tout jaune, seulement... C'est absolument la même chose : prix d'honneur gagné sur toutes les classes réunies, filles et garçons. A toi la montre, ma Sonya; quand je l'ai promise, en vérité, je ne croyais pas la perdre si vite... Oh! ce n'est pas un regret, au contraire; je suis heureux, bien heureux! »

Il embrassa Sonya, il lui mit dans les mains la montre pendue à sa chaîne; et la petite fille se retourna vers sa grand'mère pour recevoir ses félicitations. Mais Anna Ivanovna soignait sa marmite avec la plus grande attention, et elle n'eut pas l'air de voir Sonya. La pauvre enfant

sentit toute sa joie s'en aller en fumée; sa grand'mère était fâchée, parce que ce n'était pas Sache qui avait le prix; sa grand'mère ne l'aimait pas, elle! Pourtant Sonya l'aimait bien : comment pourrait-elle donc faire pour gagner son cœur! Elle regarda son frère, qui restait à l'écart, tout triste; elle regarda sa grand'mère, et, prenant son parti, non sans un soupir :

« Grand'mère, » lui dit-elle timidement...

Anna Ivanovna se retourna, et, la voyant tout près d'elle, elle eut un peu honte de son indifférence.

« Te voilà, ma fille, dit-elle en la baisant au front. Tu as le prix? c'est très bien, cela!

— Oui, grand'mère; mais Sache avait fait presque aussi bien que moi. Le directeur a dit que s'il avait pris la peine de relire son devoir, il aurait eu sûrement le prix. »

Anna Ivanovna eut un soupir de triomphe. Mais Sonya continua, en lui mettant la montre dans les mains :

« Aussi, grand'mère, je vous prie de lui

donner la montre, il l'a gagnée autant que moi. Donnez la montre à Sache, grand'mère... et aimez-moi un peu... »

Elle avait dit ces derniers mots tout bas, avec des lèvres toutes tremblantes. Sa grand'mère la regarda.

« Ah! mon Dieu, se dit-elle, c'est vrai qu'elle ressemble à Nadèje. »

Et son cœur s'ouvrit pour l'enfant; elle l'enleva dans ses bras, la couvrit de baisers, et, lui passant la chaîne au cou :

« T'aimer un peu! s'écria-t-elle, pauvre petite! Entends-tu, Sache, elle voulait te donner la montre, sa montre!

— Bonne Sonya! dit Sache tout ému en s'approchant d'elle : je n'en voudrais pas, va, elle est bien à toi, tu l'as gagnée. Moi, j'ai été un étourdi; et puis après, j'ai été jaloux de toi quand j'ai vu que tu avais le prix. Mais c'est fini : tu es trop bonne, vois-tu! je suis content de te voir la montre. Tu me diras l'heure, n'est-ce pas, quand je te la demanderai?

— Pendant un an, oui, mon garçon, interrompit Athanase Petrovitch qui les avait observés en souriant. Mais si l'année prochaine nous avons un nouveau prix d'honneur dans la famille... eh bien, je le promets, moi Athanase Petrovitch, il y aura aussi une nouvelle montre! »

FIN

PARIS. — IMPRIMERIE ÉMILE MARTINET, RUE MIGNON, 2.

